

أبحاث ودراسات باللغات الأجنبية

- ♦ دور اللغة العربية وأهميتها في المصور الوسطى
وفى الحالة الراهنة .
الأستاذ يوسف بيلافسكي
- ♦ اللغة العربية أداة دولية لتبليغ الكشوف العلمية .
الأستاذ عبد العزيز بنعبد الله
- ♦ ابن خلدون وبيئته الاجتماعية .
الأستاذ سفيثلانا بالسيفا
- ♦ المظهر الاجتماعي للأراء .
الأستاذ يوسف بيلافسكي
- ♦ حلقة دراسية حول النقالة الإنسانية .
المكتب الدائم لتنسيق التعريب

Cercle d'Études sur la Culture Humaine

Nous avons adressé la lettre suivante à un certain nombre d'hommes de lettres et de savants occidentaux :

Le Bureau Permanent d'Arabisation a l'intention d'organiser un cercle d'études sur la culture humaine, dans le but d'une universalisation de la culture arabe et d'une coopération internationale dans le domaine de la pensée, par l'apport mutuel et le développement des échanges culturels entre l'Orient et l'Occident.

Le Bureau Permanent d'Arabisation vous suggérera une série de thèmes touchant particulièrement aux bases, aux données et aux caractéristiques de chaque culture nationale, et ce, à travers des exposés et des analyses de travaux littéraires ou scientifiques élaborés par des spécialistes qualifiés de chacun des pays participants.

Une telle collaboration nous permettrait de réaliser sur les données de la pensée moderne, le processus de son développement et l'essor des recherches scientifiques contemporaines des synthèses générales que nous avons l'intention de diffuser largement de par le Monde.

Nous vous proposons donc pour l'année 1970 le thème suivant :

« Données et caractéristiques de la littérature de votre pays »

Ensuite les Arabes se répandirent dans les autres pays à l'Ouest, conquirent l'Afrique du Nord et l'Espagne. Les Abbassides fondèrent leur capitale, Bagdad, où l'écriture arabe, la calligraphie étaient à l'honneur grâce au niveau élevé de la civilisation dans cette capitale de l'empire arabe, dans ce centre célèbre de l'Islam (18).

Mais, continue Ibn Khaldoun, quand l'empire musulman devint faible, quand commença la décadence de la culture et on ne demanda plus de livres, on n'organisa pas de bibliothèques, etc., l'art de la calligraphie ne fut plus recherché (19).

Telles sont à peu près les idées d'Ibn Khaldoun sur la dépendance entre l'écriture, la belle calligraphie et la situation culturelle d'un Etat; l'art de la belle écriture est aussi un phénomène social et culturel.

Comme nous voyons de ces remarques prises au hasard, Ibn Khaldoun fut un penseur original non seulement dans le domaine de l'histoire, de la sociologie et de la politique, il le fut aussi dans le domaine de la langue et de la littérature arabes et donna des preuves de son indépendance d'opinions. Il liait les changements survenus dans la langue et dans la littérature avec les transformations qui s'effectuaient dans la société et la culture, c'est-à-dire qu'il donnait une base sociologique aux phénomènes linguistiques et littéraires.

Bien qu'il puisât le matériel de ses considérations chez les spécialistes de la langue et de la

littérature, les appréciations et les opinions qui, souvent, diffèrent de celles de ses prédécesseurs, sont bien de lui. Ibn Khaldoun donne une image linguistique et littéraire fidèle de l'époque qui lui était contemporaine. Il distingue la langue *mudar* (langue des Arabes anciens) et la langue élaborée par les philologues et lexicographes; d'autre part, il distingue les dialectes arabes bédouins, continuation parlée de la langue *mudar*, et les dialectes des citadins, habitants des grandes villes, différents à l'Est et à l'Ouest, nés dans des milieux sociaux nouveaux, différents l'un de l'autre mais sur la base de la langue arabe ancienne. Les dialectes occidentaux les mieux connus de l'autour, l'andalou et le maghrébin, résultent des milieux ethniques et linguistiques différents.

Parallèlement à ces différences dans le domaine de la langue arabe se déroulait la situation dans la littérature arabe qui, elle aussi, dépend du milieu social et du niveau culturel de la communauté arabe.

Ibn Khaldoun louait la beauté de la langue arabe, sa concision et son éloquence; et il ne se contentait pas d'être un théoricien. Son ouvrage le plus original, la *Mukaddima*, qui a fourni le sujet des présentes réflexions, son autobiographie *At-Ta'rif bi-ibn Khaldoun* sont de beaux monuments de la prose arabe élocuente, riche en comparaisons et pourtant sans préciosité et sans artifices; ils sont d'autant plus précieux qu'ils proviennent de l'époque de la décadence générale de la culture et de la littérature arabes.

(18) Ibid. p. 955.

(19) Ibid. p. 956-957.

tate Ibn Haldun, que ces personnes étaient des non-Arabes seulement d'origine. Ils ont grandi parmi les Arabes qui parlaient une langue parfaite. Ils se trouvaient, dans un certain sens, dans la position des enfants arabes élevés parmi les Arabes-Bédouins, qui acquièrent une connaissance parfaite de la langue. Et bien que non-Arabes d'origine, ils étaient des Arabes par l'éducation. Ils vivaient à une époque d'épanouissement de la culture arabe, quand la langue arabe se trouvait au sommet du développement et quand l'habitude de la belle langue n'était pas encore disparue, même parmi les habitants des grandes villes » (14).

Et encore une fois Ibn Haldun revient au problème des dialectes arabes quand, en Orient et en Occident arabe, l'hégémonie, la domination arabe touche à son terme. La culture et la littérature arabes tombent en décadence, l'habitude de la belle langue disparaît.

Au Maghreb la majorité des Berbères, élément indigène de l'Afrique du Nord, décidaient de l'état de la langue arabe. Leur langue était celle du pays, à l'exception de certaines grandes villes. L'arabe y fut submergé par le berbère, ce qui abaissa le niveau de la langue arabe et du goût linguistique.

La situation était meilleure en Andalousie où fleurissaient les belles-lettres et la poésie, les sciences philologiques, où on lisait les ouvrages classiques (15).

A l'Est aussi, pendant la domination des dynasties étrangères, des Deylémites et des Turcs, la connaissance de la langue arabe se rétrécit, les nouveaux éléments ethniques et linguistiques prirent le dessus, même dans les grandes villes, dont les habitants s'éloignaient de la langue arabe pure. Le nouveau milieu social ne permettait pas d'acquérir l'habitude d'une langue arabe classique parfaite. Aussi trouvons-nous leur langage (imparfait) dans les ouvrages de cette époque, dans la poésie et dans la prose (16).

3. L'ATTITUDE D'IBN KHALDOUN ENVERS LA LITTÉRATURE EN POÉSIE ET EN PROSE

Après des considérations sur la langue arabe et ses dialectes, Ibn Khaldoun s'arrête sur « deux genres » littéraires de la langue arabe : la poésie et la prose. Ici encore son jugement est très sage et réel, et d'autant plus digne d'attention qu'il l'énonce à l'époque de la décadence de la littérature arabe, quand le bon goût littéraire dispa-

rait, quand la prose imite la préciosité de la poésie. Ibn Khaldoun dit que chacune d'elles a ses propres « chemins » (*uslub*), thèmes et domaines. Et il n'est pas bon que la poésie imite les « chemins » de la prose qui en devient moins claire et moins compréhensible. C'est alors la décadence de la prose artistique saine, naturelle ; elle témoigne de la perte du goût littéraire.

Ce qui est extrêmement intéressant pour nous, ce sont les renseignements d'Ibn Khaldoun sur la poésie arabe en général et sur la poésie contemporaine non classique, par exemple la poésie strophique andalouse, *muwassahat* et *azzajal*, répandue aussi au Maghreb et en Orient, ainsi que sur la poésie bédouine en particulier.

L'auteur énumère plusieurs genres de la poésie populaire : *mawaliya*, *kan-wa-kan*, *kuma*, *bad-dawl*, *haurani*, etc., et indique leur structure. Il cite aussi leurs principaux représentants et théoriciens, par exemple Saffi ad-Din al-Hilli. Il donne une juste appréciation de la valeur artistique de cette poésie, alors que la production littéraire populaire était dédaignée par les auteurs arabes. Ibn Khaldoun nous présente un assez riche matériel de la poésie bédouine du Maghreb qui lui était bien connue, ce qui nous donne une idée juste de cette poésie à son époque, d'autant plus que nous ne la connaissons pas d'autres sources. Il s'arrête sur la forme de cette poésie, sur sa structure et sa langue, ainsi que sur son contenu. Toute cette création littéraire, classique et dialectale, urbaine et bédouine, résulte d'un milieu social spécifique et porte son cachet. Ibn Khaldoun reste toujours sur son terrain sociologique.

4. SOCIOLOGIE DE LA CALLIGRAPHIE ARABE

Arrêtons-nous encore quelques instants sur l'écriture et la calligraphie arabes, telles que les voit Ibn Khaldoun. Il est naturel qu'il les apprécie d'une position sociologique comme un art ou un métier. Il dit en l'espèce que le développement de l'écriture est conditionné par la société sédentaire et la culture. C'est pourquoi les Bédouins sont en général illettrés (17). D'autre part, dit Ibn Khaldoun, l'écriture est un art qui aide la société à se développer et favorise sa culture. L'imperfection de l'écriture n'est pas due, par exemple, au manque de religion ou de morale mais aux causes économiques et sociales, à la situation culturelle. Quand les Arabes eurent conquis beaucoup de pays et fondé leur empire, ils s'établirent à Basra et à Koufa, et eurent besoin de secrétaires, puis de calligraphes. Alors l'écriture arabe se perfectionna à Basra et à Koufa.

(14) Ibid. p. 1281.

(15) Ibid. p. 1284.

(16) Ibid. p. 1285.

(17) *Mukaddima*, éd. d'Abd al-Wahid Wafi, partie III, p. 949.

2. SOCIOLOGIE DE LA LANGUE ARABE

Ibn Haldun présente sa propre théorie de la langue qui, dans une grande mesure, diffère de celle des philologues arabes (11). Il souligne toujours la dépendance de la langue et de ses formes dialectales du milieu social. La langue, dit Ibn Haldun, est une habitude (*malaka*). C'est la capacité de réunir les mots de manière à exprimer la pensée. L'habitude naît de la répétition ; après de nombreuses répétitions l'habitude s'enracine, comme cela a lieu dans l'apprentissage d'un métier ou d'un art (*sina'a*). Ensuite Ibn Haldun poursuit ses observations de nature sociologique et lie les phénomènes de la langue arabe à l'état de la société et de la culture arabes. Aussi longtemps que les Arabes restaient dans leur pays sans se mélanger avec les non-Arabes, l'habitude de la langue arabe correcte était observée. La connaissance de la langue parfaite se transmettait de génération en génération. « C'est ainsi que l'on comprend l'affirmation que les Arabes-Bédouins ont un bon langage inné, dit Ibn Haldun. L'habitude de la langue arabe parfaite se détériore chez les Arabes Mudar (les Arabes purs, branche du nord, chez qui naissait la langue 'arabiyya et la poésie ancienne) quand ils eurent des contacts avec les 'Agam, c'est-à-dire les non-Arabes. Les générations nouvelles entendaient d'autres manières de s'exprimer, formulées non dans l'esprit de la langue arabe pure, puisque les Arabes avaient des contacts avec des étrangers... En résultat la langue se gâta, une habitude nouvelle naquit, inférieure à la précédente. La langue ne conserva sa pureté que dans quelques tribus bédouines éloignées des autres peuples. Telle est la signification de l'expression : la corruption de la langue arabe », conclut notre auteur.

D'après Ibn Haldun les Quraychites qui étaient éloignés des pays non arabes parlaient le langage le plus correct. Ils étaient suivis par les tribus voisines : Thakif, Hudhayl, Khuz'a, Kinana, Asad, Tamim et d'autres... Les Arabes du Yemen qui vivaient avec les Persans, les Byzantins et les Abyssins perdirent leur habitude linguistique, leur langue arabe n'était pas pure.

Ibn Haldun s'arrête sur les dialectes arabes, bédouins et urbains. Il dit très justement que l'arabe-bédouin est un dialecte différent de la langue mudar, c'est-à-dire de la 'arabiyya classique. Pourtant, en principe, la langue arabe-bédouine suit la langue mudar (classique). Seule est survenue une disparition partielle des voyelles finales (flexion), l'*'rab*. Mais l'ordre des mots et la syn-

taxe restent ainsi que l'éloquence. Les grammairiens qui estiment que l'éloquence disparut avec la disparition des voyelles finales (*l'rab*) sont en erreur. Ibn Haldun souligne que les Bédouins continuent à être un modèle de correction en prononciation et en langage parlé.

Une situation différente s'observe dans les dialectes urbains arabes. La langue parlée par les citadins se façonnait dans des conditions nouvelles, dans un entourage ethnique et social nouveau. En résultat le langage ou dialecte de la population sédentaire et des habitants des métropoles est différent de la langue mudar (classique) et de la langue des Bédouins. C'est grâce aux changements politiques et sociaux dans la communauté arabo-musulmane que la langue arabe a subi cette transformation et différenciation. Le langage parlé urbain contient de nombreux changements et de déviations de sens. Selon les villes et les régions il présente des différences dans la signification des mots, dans la prononciation, etc. Ibn Haldun dit ce qui suit : « Le fait que la langue parlée aujourd'hui dans les villes soit plus éloignée de l'ancienne langue arabe que le langage des Bédouins contemporains, résulte de l'éloignement de l'ancienne langue (classique), des contacts avec les non-Arabes et du mélange avec ces derniers. Comme nous avons constaté, continue Ibn Haldun, la langue est une habitude, un art qui se perfectionne par la répétition. Plus les gens écoutaient les non-Arabes et plus ils s'éloignaient de la pure langue arabe, d'autant plus se détériorait leur habitude linguistique. D'autre part, dit notre auteur, la situation était différente dans les villes du Maghreb, d'Espagne et de l'Est. En Afrique et dans le Maghreb les Arabes se mélangèrent aux Berbères qui forment la majorité de la population. L'élément non-arabe domine ainsi la langue arabe et l'arabe — dialecte maghrébin — est plus éloigné de l'arabe classique que les autres dialectes arabes. A l'Est aussi, continue avec raison Ibn Haldun, les Arabes dominaient (tout au moins pendant un certain temps) sur les autres peuples, les Persans et les Turcs ; leurs langues se mélangeaient à la langue arabe et un dialecte nouveau naissait » (13).

A l'occasion Ibn Haldun se défend contre l'argument présomptif qu'il y eut de grands spécialistes et connaisseurs de la langue arabe qui n'étaient pas des Arabes. « On ne peut argumenter que Sibawayhi, al-Farisi, az-Zamakhshari et d'autres qui font autorité dans la langue arabe n'étaient pas des Arabes, et pourtant ils possédaient une excellente habitude de la langue arabe et de son goût (*dawk*). Mais souvenons-nous, cons-

(11) Une caractéristique de cette théorie a été donnée par T.B. Irving dans un article intitulé *A fourteenth-century view of Language*, publié dans *Memorial Ph. Hitti, The World of Islam*, London 1960 (pp. 185-192).

(13) Op. cit., pp. 1274-1275.

de toutes les dispositions de la loi religieuse » (5). La première et la plus importante des sciences linguistiques, d'après Ibn Haldun, est la grammaire car elle indique les principes fondamentaux utilisés pour exprimer ce que l'on veut dire ; l'enseignement de la grammaire est selon lui plus important que celui de la lexique, son ignorance rendant difficile la compréhension. L'auteur donne ensuite une explication sociologique quand et pourquoi se fit sentir le besoin de la grammaire : les Arabes n'avaient pas besoin de l'art d'enseigner les différents sens des mots. Les règles naissaient avec l'usage, devenaient une coutume que les générations se transmettaient depuis l'enfance. « Puis vint l'Islam, les Arabes quitteront le Higaz à la recherche du pouvoir qui se trouvait en possession des peuples et dynasties étrangères. Ils se mêlèrent aux non-Arabes et leur coutume change... C'est ainsi que la langue se gâta en assimilant des formes étrangères, puisque les Arabes les écoutaient parler. Et les hommes instruits craignaient que l'habitude [de parler correctement] se gâtât complètement si ce processus se prolongeait et que le *Coran* et le *hadith* finiraient par être incompris. Aussi déduisirent-ils de leur langage des règles à cette habitude » (6). Ibn Haldun mentionne de grands imams de la grammaire arabe comme al-Halil Ibn Ahmad et Sibawayhi, et les écoles de Basra et de Koufa qui élaborèrent les principes généraux et les règles de la grammaire arabe classique, et la science de la grammaire s'épanouit avec les autres sciences arabes pendant quelques siècles. « Mais cet art, continue Ibn Haldun, commença à s'évanouir quand nous vîmes la décadence des autres sciences et arts et la décroissance de la civilisation » (7).

Le second pilier de la langue, le lexique, explique le sens des mots. Ici aussi, tout comme dans le domaine de la grammaire arabe, quand l'habitude de la langue arabe se gâta, il fallut intervenir : « La langue continuait à se détériorer en résultat des contacts entre les Arabes et non-Arabes. La détérioration s'étendit au sens des mots qui n'étaient plus utilisés dans leur sens primitif, en résultat des fautes de grammaire qui se glissaient dans le langage des peuples arabisés, dans leur terminologie (8). Dans cette situation il devint nécessaire de protéger la signification des mots et d'élaborer des dictionnaires. Et de grands maîtres de la lexicographie apparurent : al-Gauhari, Ibn Sida, Ibn Durayd, Ibn al-Anbari, az-Zamachsari, et d'autres.

Ilm al-bayan, le troisième pilier de la langue arabe concerne la syntaxe, le style et la rhé-

rique. L'auteur remarque justement que cette science est née dans la société après la science de la langue (grammaire) et la lexicographie, qu'elle est le résultat de la philologie arabe. Ibn Haldun donne une preuve de sa compétence dans ce domaine théorique et de sa connaissance approfondie de la littérature arabe. Il évoque de grands maîtres de la rhétorique et stylistique arabes en Orient, en Andalousie et au Maghreb. Il s'arrête spécialement sur l'éloquence du *Coran* — *l'gaz al-Kur'an* — et en explique la signification. Il souligne (et c'est cela qui nous intéresse) la beauté et la perfection de la langue du *Coran*, résultat du milieu arabe pur où est né ce Livre d'Allah. Ce sont les Arabes qui ont entendu le Prophète lui-même prêcher les sourates du *Coran*, qui l'ont le mieux compris. Ensuite il a fallu des commentaires quand les non-Arabes sont entrés dans l'Islam et que la communauté musulmane est devenue multinationale. Le meilleur commentaire au *Coran* préparé du point de vue de l'éloquence (*al-balagha wa'l-bayan*), dit Ibn Haldun, a été écrit par az-Zamachsari : *Al-Kassaf*.

Sociologue, Ibn Haldun souligne que les « gens d'Orient » s'intéressaient beaucoup à *ilm al-bayan*. Il dit textuellement :

« En somme les Orientaux étaient plus forts dans ce domaine que les Occidentaux. Et la cause de cela — et Allah le sait le mieux — c'est que cet art est un luxe (une perfection) dans les sciences linguistiques ; et les arts luxueux se trouvent dans l'abondance de la civilisation. Et l'Orient était plus riche au point de vue civilisation que l'Occident, comme nous l'avons déjà mentionné » (9).

En caractérisant le dernier pilier des sciences de la langue arabe (*ilm al-adab*), Ibn Haldun constate que « cette science n'a pas de sujet spécial ». Pour définir cette branche, il cite l'opinion des autres et il est intéressant de connaître la signification du mot *adab* à cette époque : « Quand ils veulent définir cette science ils disent : *Al-adab*, c'est la conservation dans les mémoires des poésies et de l'histoire des Arabes, c'est l'assimilation d'une science qui constitue une partie des sciences de la langue ou des sciences religieuses, du point de vue de leurs textes seulement » (10). A l'occasion Ibn Haldun préconise la grande valeur de l'œuvre d'Abu 'l-Farag al-Isfahani : *Kitab al-Aghani*, très connu en Occident arabe également.

(5) Ibid.

(6) Op. cit., p. 1256.

(7) Ibid. p. 1257.

(8) Ibid. p. 1258.

(9) Ibid. p. 1265.

(10) Ibid. p. 1267.

par de Slane en 1862-1868. De nombreuses études lui furent consacrées, en particulier à ses opinions sociologiques et économiques ainsi qu'à ses opinions sur le droit, la religion, l'histoire et la culture en général. La bibliographie des études consacrées à Ibn Haldun, écrites en Occident et en Orient, comprend environ quatre cents livres ou articles (1), ce qui témoigne de l'intérêt porté à l'œuvre de ce personnage remarquable.

Pourtant jusqu'à présent on n'a pas étudié plus à fond ses opinions sur « les sciences de la langue arabe », c'est-à-dire sur la langue dans ses divers aspects et sur les lettres, la poésie et la prose, qu'il présente aussi comme des phénomènes sociaux. Ibn Haldun consacre la dernière partie de la *Mukaddima* à ces sciences arabes par excellence et les traite d'une façon originale, digne de notre attention.

Ainsi, la forme même de son œuvre, sa langue et son style, sa terminologie n'ont pas été étudiées convenablement bien qu'en se fût intéressé à certaines de ces questions. Et il me semble nécessaire d'élaborer la terminologie et la stylistique de cet auteur pour bien comprendre sa pensée ; Ibn Haldun a conçu une science nouvelle pour laquelle il a créé des termes nouveaux inconnus auparavant ou bien il a usé de mots communs en leur donnant une signification scientifique.

Depuis quelque temps je m'occupe d'Ibn Haldun, de sa vie mouvementée et de sa pensée sociologique, et j'ai publié deux articles dans des revues polonaises (2). Ce qui m'intéresse, ce sont des problèmes négligés jusqu'à présent : 1) les opinions d'Ibn Haldun sur la langue et la littérature arabes ; 2) la langue, la terminologie et le style d'Ibn Haldun. Je prépare deux études sur ces thèmes.

Je désire présenter ici brièvement quelques remarques sur le premier de ces thèmes en attirant l'attention sur l'aspect sociologique des opinions d'Ibn Haldun sur la langue et la littérature, la poésie et la prose arabes.

Comme je l'ai écrit plus haut, Ibn Haldun nous parle de la langue et de la littérature arabes dans la dernière partie de sa *Mukaddima*. Cette partie commence par le chapitre : « Les sciences de la langue arabe ». L'auteur partage ces « sciences »

en grammaire (an-nahw), lexicographie (al-luga), éloquence (al-bayan), c'est-à-dire rhétorique et stylistique, et la littérature (al-adab). Dans les chapitres qui suivent nous trouvons des considérations théoriques à base sociologique, qu'Ibn Haldun prêterait, sur la langue en général et la langue arabe en particulier, sur le développement de la langue et les changements qu'elle subit au cours des siècles selon les groupes sociaux, nomades ou sédentaires, selon leur isolement ou leur voisinage avec d'autres peuples, etc., et ensuite sur l'éloquence qui se manifeste en poésie et en prose. Ibn Haldun s'arrête sur la poésie arabe ; d'abord sur la poésie classique (si'r), et ensuite sur la poésie strophique, classique et dialectale, née en Andalousie : la *muwassaha* et le *zagal*, et les autres genres de la poésie populaire répandus en Andalousie, au Maghreb et en Orient arabe. De cette façon Ibn Haldun donne un tableau assez fidèle de la situation linguistique et littéraire du monde arabe à son époque. Et ce qui est spécialement important pour nous, il s'occupe des dialectes arabes et de la poésie populaire dialectale qui étaient négligés chez les Arabes, en les commentant comme des phénomènes sociaux, ce qui prouve la sagacité et le bon sens de ce penseur.

Considérons d'un peu plus près certaines opinions d'Ibn Haldun sur « les sciences de la langue arabe », en soulignant leur aspect sociologique.

1. CARACTERISTIQUE GENERALE

DES « SCIENCES DE LA LANGUE ARABE »

Dans ses considérations linguistiques et littéraires Ibn Haldun analyse sommairement des ouvrages d'auteurs arabes et met à profit sa propre expérience. Mais comme dans de nombreux autres domaines, dans celui de la langue et de la littérature Ibn Haldun faisait également preuve de criticisme et énonçait des jugements très justes. Il dit au commencement (3) : « Il y a quatre piliers de la langue arabe : la lexicographie, la grammaire, l'éloquence (la manière de s'exprimer clairement) et la littérature (4) ». Tout de suite après il souligne qu'ils sont étroitement liés avec les sciences religieuses : « Leur connaissance est indispensable à ceux qui s'occupent des sciences religieuses, car le Coran et la Sunna, écrits dans la langue des Arabes, sont la source

(1) Une telle bibliographie jointe au volume III de la traduction anglaise de la *Mukaddima* faite par F. Rosenthal (New-York), préparée par W.J. Fischel comprend plus de 350 positions, et les études sur Ibn Khaldoun ne cessent de se multiplier.

(2) J. Bielawski, *Ibn Khaldoun, historyk, filozof i socjolog arabski z XIV w.*, « Przegląd Orientalistyczny » N. 2/22, 1967. J. Bielawski, *Twórcą socjologii w świecie islamu Ibn Khaldoun i jego poglądy na kulturę i społeczeństwo*, T. III, z. 2, (1959), Varsovie.

(3) Toutes les citations qui suivent se basent sur l'édition critique de la *Mukaddima*, préparée par 'Abd al-Wahid Wafi : *Mukaddima Ibn Khaldoun...* 4^e partie (pp. 1152-1352). Le Caire 1962.

(4) Op. cit., p. 1254.

Aspect Sociologique des opinions d'Ibn Khaldoun sur «les sciences de la langue arabe»

Josef Bielawski (Varsovie)

سبق ان انعقد بمدينة رافيلو Ravello الإيطالية عام 1966 مؤتمر للدراسات العربية والإسلامية . وقد صدرت الآن بعض الأبحاث التي قدمت لهذا المؤتمر من جملتها بحثان لكل من الأستاذ يوسف بيلانفسكي Josef Bielawski والأستاذة سفيتلانا باتسيفا Svetlana Batsieva وقد تفضلا فاتحنا بهذين البحثين القيمين حول شخصية عالية ما زالت انظارها الإنسانية الأصلية تثير اهتمام أقطاب الفكر في العالم الحديث وهذه الشخصية هي ابن خلدون . وكان الغرض من هذه الدراسة هي تعريف الغربيين بالبادرات الرائعة التي طوق بها ابن خلدون جيد الإنسانية في مختلف المجالات الحضارية وخاصة في الحقل الاجتماعي وعلوم لغة الضاد ونحن ننشر هاتين الدراستين ممنونين للأستاذين الكريمين بتفضلهما الشكور :

Inutile de présenter Ibn Haldun historien, philosophe et sociologue, homme d'Etat arabe du XIV^e siècle, une des dernières lumières de la science arabe de l'époque révolue. L'originalité et la richesse des pensées contenues dans sa célèbre *Mukaddima* ou *Prolégomènes* à l'histoire universelle, continue (depuis le XIX^e siècle) à éveiller l'intérêt et l'admiration, incite à la réflexion. Nous y trouvons des opinions sur l'histoire et la société, sur l'Etat et le droit, sur la religion et la science ; nous y trouvons, ce qui est très important, un essai de définition des lois économiques et sociologiques qui régissent la société et l'Etat, et qui ne furent définies par la science européenne qu'au XIX^e et XX^e siècles. Ibn Haldun dit lui-même qu'il crée une « science nouvelle », la science sur la société et la culture humaines *'ilm al-igtima' 'ilm al-'umran*, et c'est à juste titre qu'il est appelé le créateur de la sociologie dans le monde arabe.

Ses opinions sur la société, l'Etat et la culture, Ibn Haldun les basait non sur des idées préconçues ou des théories religieuses et philosophiques adoptées d'avance, comme faisaient ses prédé-

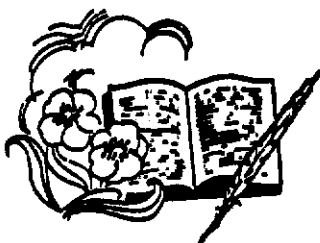
cesseurs (par exemple al-Farabi) mais sur une élaboration critique du matériel fourni par les autres auteurs et sur sa propre expérience.

Né à Tunis en 1332, ce savant et homme d'Etat brilla d'un vil éclat au firmament de la science et de la culture arabes à la veille du long assoupissement politique et culturel des Arabes. Il n'eut pas d'imitateurs ni de continuateurs dans ses idées originales pour l'époque. Ce n'est que lorsque les Arabes se réveillèrent à une vie nouvelle au XIX^e siècle et revinrent à leur glorieux passé qu'ils se rappelèrent le grand nom d'Ibn Haldun. Son œuvre immortelle, la *Mukaddima*, fut commentée à al-Azhar par le grand réformateur égyptien Muhammad 'Abduh, et ensuite de nombreux savants arabes se penchèrent sur la pensée sociale et politique d'Ibn Haldun. Aujourd'hui le monde arabe tout entier s'en honore, souligne son originalité et le célèbre comme le créateur de la sociologie si appréciée de nos jours.

L'Europe a connu l'œuvre d'Ibn Haldun grâce à la traduction française de la *Mukaddima* faite

dont les intérêts étaient représentés, ou peu s'en faut, à cette époque-là, par ce groupement. Le principal document moral de ce groupement fut l'œuvre d'Ibn Khaldoun, qui appartenait lui aussi au sommet politique et culturel de la société : aux Andalous. Dans la doctrine d'Ibn Khaldoun nous retrouvons les idées, les plus progressistes, devant leur siècle, les idées issues du développement et de la lutte des forces progressistes du pays contre celles de la réaction.

L'homme, ayant un esprit synthétique pénétrant et une observation fine, l'homme d'Etat enclin aux généralisations théoriques, l'érudit au vif sentiment d'actualité, Ibn Khaldoun, mit tout son savoir et toute son expérience du labeur politique et scientifique du Maghreb dans ce remarquable traité historico-philosophique, inégalé à la science du Moyen-Âge, qui est la « Muqaddimah ».



propriétés foncières et agricoles. Cette aristocratie continuait à mener les affaires du gouvernement même au temps des Hafsides (1228-1574), qui eux-mêmes étaient sortis de ce milieu. En même temps, au début du XIII^e siècle, une autre partie de la classe féodale commença à avoir de l'importance (les membres de cette classe habitaient les villes et occupaient divers emplois administratifs et militaires) trouvant l'appui dans les couches les plus larges de la population marchande et artisanale urbaine, qui, outre des capitaux assez considérables, possédaient aussi des forces armées, avec lesquelles on fut obligé de régler les comptes.

Les Andalous et les Maures de l'Espagne échappés à la reconquête jouaient un rôle important dans le patriciat des villes maghrébines.

Héritiers de la civilisation la plus avancée et la plus progressiste de cette époque, la civilisation hispano-mauresque, les Andalous, pendant de longues années conservaient leur supériorité culturelle et professionnelle par rapport à la population locale ; grâce à cela ils occupaient des positions de commande dans les corporations artisanales et commerciales et fournissaient à la société maghrébine ses meilleurs cadres scientifiques et littéraires. Ibn Khaldoun descendait d'une famille noble andalouse. Cette aristocratie andalouse n'avait pas de relations avec les peuplades locales qui ne possédaient pas de grandes propriétés terriennes. Son bien-être dépendait du service administratif et des revenus du commerce. Pour cette raison les Andalous étaient partisans du fort pouvoir centralisé, du commerce florissant et restaient les adversaires des cheikhs almohades, qui nourrissaient des tendances séparatistes et s'acharnaient pour le contrôle complet sur les affaires d'Etat. Les Andalous constituaient un noyau dirigeant et maître du patriciat maghrébin et les représentants les plus distingués de l'aristocratie qui cherchait à mettre aux bas-fonds de l'arène politique la noblesse militaire des tribus. La lutte entre les Andalous et les cheikhs almohades pour le rôle dominant dans les affaires de l'Etat marquait du fil rouge toute l'histoire de l'Irîqiya des XIII^e-XIV^e siècles. Le développement de l'importance politique des villes côtières de l'Irîqiya et du Maghreb central et l'accroissement du pouvoir d'organes municipaux, où le rôle dominant revenait au patriciat, étaient intimement liés à cette lutte.

Dans les conditions de la société maghrébine du XIV^e siècle le patriciat se révélait comme le groupe le plus avancé et le plus progressiste de la classe dirigeante. Les exigences du patriciat dans le domaine de la politique économique et administrative étaient limitées aux mesures offrant les meilleures possibilités au développement du com-

merce aux cadres de l'économie féodale et de petite production. Ce sont justement ces exigences qui formulèrent le programme politique d'Ibn Khaldoun. Ce programme fut une sublime expression de la pensée politique du patriciat. Toutefois ce serait une simplification grossière que de croire la théorie et le programme d'Ibn Khaldoun causés par de bas intérêts matériels du patriciat. Dans les conditions de la lutte sociale acharnée du Maghreb d'alors la course politique du patriciat coïncidait avec le développement progressif du pays et avec l'intérêt commun de la plus grande partie du peuple agricole et citadin. Epousant la cause du patriciat, Ibn Khaldoun se révélait le champion du progrès et le défenseur des intérêts des grandes masses de la population du pays. Ce qui explique les tendances humanistes et démocratiques de sa théorie.

Ibn Khaldoun vécut au temps de l'aiguïsement de la lutte sociale à l'intérieur de la société féodale du Maghreb. La classe dirigeante féodale se partagea en deux sections antagonistes, englobant dans leurs programmes les deux directions possibles du développement économique, social et politique du pays. Le groupement dominant, la noblesse politico-militaire, possédait de vastes propriétés terriennes dans les diverses régions du pays et était attachée par des liens patriarcaux et féodaux aux tribus et s'appuyait sur sa force armée. Son programme économique était l'exploitation exagérée des ruraux et des citadins, qui risquait de devenir un pillage ouvert, non seulement pour satisfaire ses besoins croissants mais également pour soudoyer la masse de ses compatriotes des tribus, qui subissaient l'exploitation considérablement adoucie par des rapports patriarcaux au sein des tribus. Le programme social de ce groupement se fondait sur l'opposition des tribus nomades et l'appui de ce groupement à la population rurale et urbaine du pays. Le programme politique est basé sur le séparatisme féodal et la conservation du pouvoir despotique du sultan, qui dépendait de ce groupement, vis-à-vis des masses populaires de la société. Le programme culturel consistait dans le soutien de la partie la plus réactionnaire du clergé musulman, qui poursuivait et anéantissait toute tendance de liberté spirituelle et d'hétérodoxie.

Cette politique avait comme conséquence la désolation rapide du pays, l'appauvrissement catastrophique des masses populaires et la diminution et la stagnation des activités économiques, politiques et culturelles, qui s'accusaient davantage à cause de la domination coloniale.

À l'aristocratie militaire des tribus s'opposait le groupement «patriotique» soutenu par les importantes masses des artisans et des commerçants,

annuelle de tous les centres industriels de la France. Une énorme demande de matières premières surgit en Italie. La laine des brebis italiennes, à cause de sa mauvaise qualité, n'était pas employée dans l'industrie, dont la matière première principale était la laine d'importation. L'import de la laine constituait la plus grande partie de l'importation des villes italiennes. La demande de la laine de meilleure qualité ne fit qu'augmenter continuellement durant le XIV^e siècle. Parallèlement à l'Angleterre, le plus grand fournisseur de la matière première dans la branche principale de l'industrie débutante capitaliste devint l'Ifrîqiya où l'on élevait les moutons donnant une des meilleures qualités de laine : la garbo.

La laine garbo, son marché et sa signification dans l'industrie de Florence font l'objet de grandes discussions dans la littérature spéciale. Sur les indications directes des chroniques italiennes du Moyen-Age et des documents du commerce on a généralement admis et reconnu qu'aux XIII^e-XIV^e siècles le terme géographique Garbo désignait les pays du Maghreb, exception faite, probablement, du Maroc. Au XIII^e siècle, par exemple, Brunetto Latini remarque que la terre que les Ecritures Saintes nomment l'Afrique (c'est-à-dire le territoire de l'« Africa proconsularis » des Romains, l'Ifrîqiya) « on le dit en vulgaire parieur de Garb ». Quelques doutes, généralement, ont été soulevés par l'obligation de considérer comme garbo la laine provenant seulement de l'Ifrîqiya et non de tous les pays berbères. Mais d'après un arrêt de l'« Arte della Lana » de Florence de l'an 1338 on avait autorisé à employer pour le tissage la laine de provenance du Garbo, de l'Angleterre et de Bône, tandis que la laine du Maroc et du Portugal était reconnue d'une qualité inférieure. Cet arrêt montre assez clairement que le fournisseur de laine de meilleure qualité garbo fut l'Ifrîqiya. Cela est confirmé par le manuel Pegalotti, qui indique la haute qualité de la laine de Tunis en la nommant « boldroni » : la toison.

L'exportation de laine garbo de l'Ifrîqiya en Europe, au XIV^e siècle appartenait aux maisons de commerce florentines Bardi, Acciaiuoli, Peruzzi, qui avaient leurs comptoirs et leurs entrepôts à Tunis.

La laine était importante mais elle n'était pas l'unique objet d'exportation maghrébine. La Berbérie était un grand fournisseur de cuir pour l'Italie, la Catalogne et la Provence. La seule ville de Naples importait annuellement 8.000 peaux du Maghreb. Tunis, Bougie et Bône exportaient également des cuirs traités. L'huile d'olive de bonne qualité de l'Ifrîqiya était exportée non seulement en Europe mais aussi en Egypte et en Arabie. En

Italie et en France on exportait du coton, du lin, de la soie, du sucre et de la cire. Monopolisés par Venise, le commerce du sel et de l'alun, nécessaire au traitement de la laine, était de même très important. Les marchands maghrébins récoltaient du commerce transsaharien avec l'Afrique Noire des bénéfices énormes. Le flot d'export de l'Afrique du Nord était si puissant que vers la fin du XIII^e siècle il arriva jusqu'en Flandre. Dans un état de la douane de ce temps entre les marchandises importées « à Brugge et en Flandre » figurent les peaux de bétail et de moutons, la cire, le sucre du Maroc, les dattes et l'alun de Sidjil-massa, les peaux de bétail et de moutons, la cire, l'alun de Tunis et de Bougie. Toutefois le principal importateur des produits du Maghreb, et en premier lieu, de la laine, étaient les villes italiennes.

Tout en restant un exportateur important des produits agricoles, le Maghreb était un marché non négligeable pour les diverses marchandises européennes. Il est à remarquer que parallèlement à l'importation de tissus, d'objets métalliques, d'armes et d'articles de luxe, le Maghreb importait aussi des matières premières et demi-fabriquées pour son industrie : du fer, du cuivre, du plomb, du bois de construction, du vernis, des peintures et, pendant les années de mauvaises récoltes, des grains. Au XIV^e siècle, les pays du Maghreb occupaient une place importante dans le commerce méditerranéen et dans le système de la division du travail qui se forma autour du marché méditerranéen.

Les grands avantages qu'offrait l'exportation des produits agricoles stimulaient l'agrandissement de l'exploitation de la paysannerie maghrébine par des seigneurs féodaux, qui étaient insatiablement assoiffés du produit plus value, ce qui arrive habituellement quand les pays féodaux s'engagent au commerce développé, international. La forme la plus usuelle de l'exploitation agricole fut la location de terrain en ferme où le champart allait à trois-quarts ou, dans les cas les plus pénibles, à quatre-cinquièmes de la récolte. Dans la région du Tell au XIV^e siècle fut largement répandue une forme d'engagement de gardiens de troupeaux, qui, en effet, rendait les pâtres pratiquement les serfs des employeurs. La position de divers groupes sociaux au sein de la société féodale du Maghreb, et en premier lieu dans les couches intermédiaires de la classe féodale, fut largement modifiée. Les modifications les plus accomplies eurent lieu à l'Ifrîqiya.

La place dirigeante à l'intérieur de la classe féodale de l'Ifrîqiya fut occupée par « l'aristocratie de naissance » ; les cheikhs almohades réunis disposaient de contingents militaires importants dans les tribus et possédaient de considérables

mentale de l'existence de cette société serait le droit de la propriété privée des producteurs sur les moyens de production et les produits du travail. Toute la doctrine d'Ibn Khaldoun de l'Etat et du gouvernement, ses programmes politiques et économiques, sont fondés sur une conception claire de cette conjoncture. La raison d'être de tout pouvoir et de toutes ses fonctions, Ibn Khaldoun la réduit, au fond, à la défense de la propriété privée : « Quand les hommes se réunissent, la nécessité les mène aux rapports économiques et par cela à la satisfaction de leurs besoins. Et chacun tend ses bras pour saisir ce dont il a besoin. L'autre le chasse selon ses forces humaines... Pour cette raison l'existence des hommes est impossible sans un gouvernement qui défendrait les uns des autres ». Et dans un autre endroit : « Il faut considérer comme une méchanceté du caractère humain la disposition aux violences et l'hostilité des uns envers les autres. Et celui qui vise avec son oeil la propriété de son frère, eût tendu déjà son bras pour la saisir, s'il n'était pas retenu de cela par le souverain ».

D'accord avec les principes fondamentaux de sa doctrine, Ibn Khaldoun demande au gouvernement politique : (1) suppression de l'abus d'autorité en ce qui concerne la personne et la propriété des sujets ; protection de la vie et de la propriété des sujets ; (2) imposition raisonnable de la population taillable ; libération du commerce des contributions ; (3) suppression des monopoles statiques dans le commerce et l'industrie ; complète libération du commerce et de l'industrie ; (4) défense aux grands seigneurs d'accaparer des propriétés terriennes, à qui cette possession donnerait un pouvoir politique excessif ; liquidation des tendances séparatistes et de l'émiettement du pays ; (5) libération des esclaves ; (6) acceptation d'une politique de la paix envers ses voisins. Telles sont les thèses principales de la doctrine d'Ibn Khaldoun.

Le caractère matérialiste de la doctrine sociale d'Ibn Khaldoun et l'humanisme de son programme politique obligent à chercher plus attentivement les raisons de la position sociale de son auteur, ce qui serait impossible sans une analyse approfondie de la situation historique du Maghreb du XIV^e siècle.

Le fait le plus significatif de l'histoire du Maghreb au XIV^e siècle était le développement rapide des villes côtières accompagné de l'agrandissement de leur importance politique. Dans les villes, la production des industries textile, métallurgique, meunière, céramique, aussi bien que des cuirs, de l'huile et de quelques métiers était rapidement augmentée. La liste des marchandises exportées du Maghreb montre que seule une

partie de sa production industrielle était destinée à l'export et que la partie principale allait au marché nord-africain. La croissance des métiers de la ville montrait un développement rapide des relations commerciales au Maghreb et du caractère mercantile de production de l'économie dominante féodale.

La cause principale du développement rapide de l'économie commerciale du Maghreb était l'élan économique des pays méditerranéens aux XIII^e-XIV^e siècles, qui ouvrait de grandes possibilités pour la vente des produits agricoles. Ce temps-là fut l'aube d'une nouvelle ère : au sein de la société féodale commença à se former une nouvelle base économique. Le régime capitaliste, surgi au XIV^e siècle dans quelques centres de commerce et d'industrie en Italie, se révéla d'une vigueur nouvelle, qui a eu une grande influence sur la vie sociale non seulement de l'Italie, mais aussi de plusieurs pays méditerranéens. La raison de cette influence fut l'essor des manufactures en Italie, dont les précurseurs historiques étaient les rapports et le commerce avec l'étranger. Le commerce étranger des villes italiennes atteignit au XIV^e siècle des dimensions tout à fait énormes pour cette époque-là, ayant fort dépassé le niveau d'affaires du XIII^e siècle. A côté des villes côtières de la Catalogne et de la Provence, Constantinople, Alexandrie et d'autres villes, créèrent à la mer méditerranéenne un débouché étendu, qui conditionna l'énorme essor économique et fut la condition favorable pour l'élévation des manufactures capitalistes en Italie. Le marché méditerranéen du XIV^e siècle peut justement être considéré comme un marché international de l'époque de l'accumulation initiale du capital.

Les pays du Maghreb, et particulièrement l'Ifrîqiya avec ses grandes villes côtières Tunis et Bougie, se trouvent englobés dans le système du marché méditerranéen. Leurs opérations commerciales sporadiques des X^e-XIII^e siècles furent remplacées vers la fin du XIV^e siècle par un commerce régulier, appuyé sur des contrats de longue durée avec presque tous les grands centres commerciaux de l'Italie, de la Catalogne et de la Provence. Le contenu du commerce berbéro-européen subit des changements qualitatifs et cela eut une grande influence sur la vie sociale du Maghreb. Cette influence est intimement liée au développement des manufactures capitalistes dans le tissage de laine de l'Italie et premièrement de Florence.

Au XIV^e siècle le tissage de laine à Florence atteignit un niveau jusqu'alors tout à fait inconnu — sa production annuelle fut 20-30 fois supérieure à celle des autres grands centres de l'industrie de la laine et surpassait la production

quement pour s'entraider en cherchant les moyens de vie ». La divergence par les modes d'existence d'après Ibn Khaldoun signifie premièrement une différence d'activité économique et il trouve que la vie sociale consiste en deux aspects généraux : la vie rurale et la vie urbaine.

Ibn Khaldoun partage les ruraux en agriculteurs sédentaires et pasteurs-nomades, sans toutefois rendre cette division absolue. Ces deux groupes ont en commun le fait qu'ils sont capables de se procurer des moyens d'existence « seulement en quantité suffisante pour soutenir la vie et pour créer ce qui est nécessaire pour la vie sans dépasser les limites. Par contre, les urbains « dont une partie s'occupe des arts et métiers, l'autre du commerce, grâce à la grande quantité de force ouvrière en villes et de la division du travail bien développée, produisent non seulement le nécessaire, mais aussi des produits excédentaires leur permettant de mener une vie à l'abri du besoin et en abondance. Tous les deux groupes sont liés génériquement. « La première chose que l'homme désire, est ce qui est nécessaire à sa vie. Il parvient à avoir le parfait et l'abondant seulement après que le nécessaire a été obtenu. De même la vie rustique rurale précède la vie urbaine. C'est pourquoi nous voyons que la vie urbaine est le but désiré du rural, qui cherche à l'atteindre. Les modes de la vie sociale urbaine sont secondaires par rapport à la campagne et cette dernière est la racine de la première ».

Si différentes qu'elles fussent les sociétés rurale et urbaine, Ibn Khaldoun souligne toujours leurs liens historiques certains. Le rapport entre la vie rurale et la vie urbaine, c'est le rapport de la basse et de la haute phase du développement social. La phase inférieure, c'est la phase de l'activité primitive et peu différenciée et du niveau de vie peu élevée. La phase supérieure dérive de la concentration dans un endroit même d'une grande quantité de force productrice, de l'attroupement des ruraux dans les villes, du changement de l'activité économique à la suite du développement du travail et de sa plus grande complexité.

Le progrès social est dû principalement à la conglomération des gens dans les villes, à la concentration de la force ouvrière et au développement du travail et à sa spécialisation croissante. Seules la division et la concentration du travail peuvent créer une production surabondante, condition primordiale du progrès matériel. « Si les habitants d'une ville ou d'une région partageaient toutes leurs œuvres conformément à leurs besoins impérieux, une petite quantité de travail leur donnerait satisfaction. L'œuvre

restante serait une surabondance par rapport à l'œuvre employée pour satisfaire les nécessités et serait disposée pour satisfaire les besoins d'abondance et ceux qui sont recherchés par les habitants d'autres villes, qui les reçoivent par voie d'échange équitable ou en payant un prix. Par ce moyen ils accumulent une certaine richesse ».

La division du travail dans une société suppose l'existence d'une forme quelconque d'échange du travail entre les membres de cette société. Du moment que dans la société où vivait Ibn Khaldoun, les simples relations commerciales étaient prépondérantes, il ne voyait d'autre moyen pour les relations productives entre les hommes que l'échange des marchandises.

L'échange équitable est fondé sur l'égalité de valeurs des produits échangeables. Pendant plusieurs siècles l'esprit humain s'évertuait à élucider cette substance mystérieuse déterminant l'équivalence de l'échange. Aristote alla plus loin que les autres dans ces recherches. Remarquait que tout produit sert à la consommation aussi bien qu'à l'échange, Aristote pensait que l'échange serait un emploi « peu naturel » de se servir d'une chose. « L'échange, dit-il, ne peut avoir lieu sans égalité... et l'égalité sans commensurabilité... Toutefois en réalité il serait impossible que les objets différents fussent commensurables ». Parvenu à la notion de valeur, Aristote arrête son analyse. Il ne se rendait pas compte que les objets, tout divers qu'ils sont, contiennent une substance commune : le travail humain. L'achoppement qui avait arrêté Aristote, borné dans les limites historiques de la société antique, a été surmonté par Ibn Khaldoun dans de nouvelles conditions historiques. Dans la progression de la pensée historique de l'humanité, Ibn Khaldoun fut le premier qui avança la thèse que le travail crée la valeur : « Sache que tout ce que l'homme use ou acquiert en guise de propriété... serait équivalent du travail consommé. Cette propriété est l'objet de conservation, mais le travail contenu en cette propriété ne peut être par lui-même le but de conservation. Il y a de certains métiers qui englobent en soi d'autres métiers, par exemple, le métier de charpentier est lié à la préparation du bois, la tissanderie à la filature et par ce fait il y a davantage de travail dans ces deux métiers et leur valeur sera, en conséquence, plus élevée. Par ce fait il est clair que tout ou la plus grande partie, de ce que l'homme acquiert et de quoi il tire le profit, serait équivalent à la valeur du travail humain ».

Telle serait l'entité de la société analysée par Ibn Khaldoun : une société fondée sur la production des marchandises échangeables par plusieurs menus producteurs. Une condition fonda-

Ibn Khaldoun

et son milieu social

Svetlana Batsieva (Leningrad)

Le problème des conceptions sociales, sur lesquelles se fonde l'œuvre principale d'Ibn Khaldoun — *Muqaddimah* —, n'est pas encore résolu, n'étant pas même bien posé dans la littérature consacrée à ce grand penseur arabe.

Il faut se rendre compte que l'on ne saurait comprendre le fond d'une doctrine de société, ni son caractère historique et sa portée, sa place dans l'histoire de la science sans la découverte de ses racines sociales.

Ibn Khaldoun a consacré son œuvre à l'étude des lois régissant la vie d'une société humaine. Il a écrit de sa doctrine : « Cela, c'est une science indépendante puisqu'elle a un objet social : la vie sociale et la société humaine. C'est une science nouvelle, surgie indépendamment et je ne connais pas de mots à ce sujet chez un seul autre homme ». Délimitant les relations de cette « nouvelle science » à l'histoire, Ibn Khaldoun remarque que l'histoire a deux aspects : l'un extérieur, l'autre intérieur. Et si les historiens précédents s'occupaient uniquement des descriptions des faits, la « nouvelle science » aurait comme but l'étude des liens internes des causes et effets de la vie historique de la société. « Une telle histoire forme une branche importante de la philosophie et mérite bien d'être comptée parmi ses sciences ».

L'objet de la « nouvelle science » serait 'umran — la vie sociale humaine. « La réunion des hommes dans la société est un fait indiscutable ; et cela serait le sens de 'umran ». Le terme 'umran est habituellement traduit comme « civilisation », « culture ». Toutefois dans la conception d'Ibn Khaldoun 'umran n'est pas un produit ou un résultat, mais le procédé même de la vie de société. La vie sociale est vue par Ibn Khaldoun principalement comme l'activité publique commune des hommes, dépendant de leurs besoins matériels. Tous les autres aspects de la vie sociale : la politique, la science, la culture forment aussi le contenu de 'umran, mais ne déterminent pas son sens.

Parmi les arguments en faveur de la nécessité de la réunion des hommes dans la société, Ibn Khaldoun évoque les paroles d'Aristote : « L'homme par sa nature est un citoyen ». Mais la conception qu'il développe par la suite se distingue nettement de la doctrine politique des auteurs anciens et de leurs successeurs. Si, d'après Aristote, l'homme est né comme un être politique et ses actions et ses désirs sont déterminés par sa conscience du bien-être général et sa poursuite du plaisir, Ibn Khaldoun, de son côté, lie l'existence sociale de l'homme non pas à sa nature spirituelle et à ses impulsions instinctives, mais à la nécessité naturelle d'avoir la nourriture et les moyens d'existence. « La vie et l'existence même de l'homme ne sont pas possibles sans la nourriture... mais la force d'un seul homme est trop petite pour lui procurer la nourriture nécessaire à lui... Il faut une réunion des forces de plusieurs semblables pour procurer la nourriture pour lui et pour eux ». Tenant compte de la différence des positions sociales et du contenu des conceptions d'Aristote et d'Ibn Khaldoun, on ne saurait identifier les idées de ces deux penseurs.

L'homme ne peut se procurer des moyens d'existence qu'en employant au travail ses forces et ses facultés, dit Ibn Khaldoun. L'entraide des hommes lorsqu'elle se concrétise trouve son expression en division du travail. Cette division du travail est provoquée par la nécessité d'avoir divers outils, employés aux ouvrages. « Chaque action requiert des outils que l'on ne pourrait fabriquer sans recours aux divers métiers ». Par conséquent, l'entité de société est l'œuvre commune de ses membres pour secourir des moyens d'existence en partageant le travail entre les hommes.

Ibn Khaldoun pense que l'activité économique est le principal déterminant de la vie d'une société. « Sache que la divergence des peuples par leur mode d'existence dépend seulement des diverses façons de se procurer des moyens d'existence. L'union d'hommes en peuplades se fait uni-

casien de lire un discours officiel prononcé par une haute autorité maltaise ; on n'aurait éprouvé aucune difficulté à le comprendre, d'autant plus que le patois maltais s'apparente aux dialectes arabes de l'Afrique du Nord. En Sicile on a découvert une épitaphe chrétienne rédigée en arabe et datée de l'ère héglirienne, soixante ans après la fin de la domination arabe. La langue hellénique elle-même fit de larges emprunts à l'arabe ; mais les termes hellénisés sont devenus méconnaissables. Certaines des grandes universités occidentales se sont préoccupées, très tôt, de la diffusion de l'arabe devenu langue internationale de civilisation.

Déjà en 1207 après J.-C. on signalait à Gênes, un Institut pour l'enseignement de l'arabe. Plus tard, le Concile oecuménique de Vienne organisa cet enseignement en Europe, par la création de chaires dans chacune des principales universités d'Occident. Mais ce sera surtout au XVII^e siècle que l'Europe du Nord et de l'Est s'engagea résolument dans l'étude et la propagation de la langue arabe ; ce n'est qu'en 1636 que le gouvernement suédois décréta l'enseignement de l'arabe ; on s'élança, dès lors, en Suède, dans l'édition des ouvrages de l'Islam. L'étude des langues orientales, dont l'arabe, fit son apparition en Russie, sous Pierre le Grand qui de Moscou, dépêcha en Orient cinq étudiants russes. En 1769, la reine Catherine en rendit l'enseignement obligatoire ; en 1815, une section des langues sémitiques s'éleva dans l'Université de Pétersbourg.

L'emprunt direct à l'arabe a marqué d'abord le domaine scientifique. Un grand nombre de termes employés en chimie et ailleurs sont d'origine arabe, tels l'alcool, l'alambic, l'élixir, l'algèbre, l'algorithme, etc... En botanique, « la majorité des noms de fleurs cultivées, dit M. Lévi-Provençal, témoignent encore, en espagnol, d'un emprunt direct à l'arabe qui les avait lui-même empruntés au persan. Même plusieurs de ces noms, par delà les Pyrénées, sont passés dans le vocabulaire français, tels : l'abricot, l'azérole, le jasmin, le coton, le safran, etc... » (« Civilisation arabe en Espagne »). Le même auteur signale dans un autre ouvrage : « L'Espagne musulmane au X^e siècle » que « la terminologie de l'irrigation est presque toute entière arabe ».

Plusieurs bijoux portent encore en Espagne des noms arabes. La technique savante de l'art architectural musulman devait fortement imprégner le vocabulaire espagnol de la construction. Bref, la langue espagnole, ainsi que celles de certains pays d'Amérique latine, reflètent, assez cette influence culturelle, économique et sociale, exercée en Méditerranée et outre-Atlantique, par notre civilisation.

Un grand savant italien a fait remarquer que la plupart des termes arabes qui firent irruption, en nombre inouï, dans la langue romaine, ne furent nullement véhiculés, par un expansionnisme colonial, mais plutôt à travers le rayonnement intellectuel de l'Islam.

Le vocabulaire spécial à la chrétienté fut marqué d'une profonde empreinte arabe. Le baron Carra De Vaux, catholique fervent, n'a-t-il pas reconnu que « l'Islam a donné au christianisme un mode de philosopher, fruit du génie naturel de ses enfants », et que « ses philosophes ont préparé le langage scolastique qui, usité par le christianisme, lui a permis d'achever son dogme et d'en parfaire l'expression » ? (« Penseurs de l'Islam »). Le fait paraît naturel, étant donné la « part du péripatétisme musulman dans la formation de la scolastique médiévale, le rôle qu'y ont joué un Avicenne ou un Averroès, l'influence qu'ils ont exercée sur les plus illustres penseurs de la chrétienté » (G. Rivoire).

Des intellectuels musulmans ont, d'autre part, contribué effectivement à la diffusion de la langue arabe, par l'élaboration de dictionnaires gréco-arabes, latino-arabes et hispano-arabes, dont l'Escurial conserve encore des exemplaires inédits.

Ce même rôle que les Arabes ont joué au Moyen-Âge, ils l'avaient déjà joué dans l'Antiquité. Reprenant le titre de l'ouvrage de Renan, Israël Wolfenson (« Histoire des langues sémitiques », Le Caire, 1926) incite les Orientaux de langue arabe à étudier la linguistique et la philologie sémitiques, pour se convaincre de la grandeur de leurs ancêtres et du rôle que ceux-ci ont joué dans la civilisation ancienne du monde. Il a insinué qu'en dénigrant l'arabisme et son rayonnement, les orientalistes n'ont eu que « des buts religieux et colonialistes ».

Le professeur Massignon a exprimé une idée similaire, en déclarant à l'intention de ceux qui s'ingénient à minimiser la portée du véhicule de la pensée arabe, que « c'est en arabe et à travers l'arabe, dans la civilisation occidentale, que la méthode scientifique a démarré ». La valeur du vocabulaire dialectique, psychologique et mystique, « put rajeunir, ajoute-t-il, la pensée occidentale, comme « Les Mille et une Nuits », de Galland, ont rafraîchi la mentalité du XVII^e siècle, saturée des fables millésiennes de la Grèce et de Rome ».

Louis Massignon affirme ailleurs que « la religion et la culture impriment partout un « cachet arabe » et la langue arabe demeure la langue liturgique de l'Islam ».

« L'arabe, dit-il encore, est un pur et désintéressé instrument linguistique de transmission internationale des découvertes de la pensée. La survie internationale de la langue arabe est un élément essentiel de la paix future entre les nations ».

Jeunes chrétiens qui se sont remarquer par leur talent ne connaissent que la langue et la littérature arabes ; ils lisent et étudient avec la plus grande ardeur des livres arabes ; ils s'en forment, à grands frais, d'immenses bibliothèques, et proclament partout que cette littérature est admirable... Quelle douleur ! Les chrétiens ont oublié jusqu'à leur langue religieuse, et sur mille d'entre nous, vous en trouverez, à peine, un seul qui sache écrire convenablement une lettre en latin à un ami ! Mais s'il s'agit d'écrire en arabe, vous trouverez une foule de personnes qui s'expriment convenablement dans cette langue avec la plus grande élégance et vous verrez qu'elles composent des poèmes préférables, sur le point de vue de l'art, à ceux des Arabes eux-mêmes ». M. Lévi-Provençal en a emprunté un extrait dans son ouvrage sur la civilisation arabe en Espagne, paru avant la dernière guerre.

Les nations conquises par l'islam n'ont pu résister à la beauté de l'expression verbale des sentiments et de la pensée du peuple arabe, dont aucun plus que lui n'a porté « à un plus haut degré de virtuosité la magie de la parole et l'art de la versification ». Viardot, qui a esquisé, il y a déjà plus d'un siècle, un célèbre essai sur l'histoire des Arabes et des Maures d'Espagne, n'a pas manqué de constater la richesse inouïe de la langue des Arabes : « Le nombre de leurs poètes, affirme-t-il, est prodigieux ; tout homme adonné aux travaux de l'esprit, fût-il astronome, médecin, chimiste, joignait à son talent spécial le talent général de poète. Faire des vers était, pour eux, une occupation presque familière, et leurs entretiens mêmes étaient souvent mêlés d'improvisations que rendait possible l'extrême richesse d'une langue dont le dictionnaire (celui L'Al Firouzadady) ne comptait pas moins de soixante volumes, et portait pour titre l'Océan Quamous comme si ce mot eût pu, seul, exprimer l'immensité du sujet ». L'auteur de la « Poésie Andalouse », citant Al Qarwini, fit remarquer que la plupart des habitants de Silves étaient capables de composer des vers ; si l'on avait sollicité un paysan en train de labourer, « il aurait pu, dit Di Giacomo, improviser des vers sur un sujet quelconque ». Dozy va jusqu'à déclarer que tout le monde y était poète.

La langue arabe, déjà « si souple et si riche au temps des Mo'allakats », atteint au X^e siècle, en pleine période abbasside, l'apogée de sa perfection. Victor Bérard qualifie le parler arabe de ce temps comme « le plus riche, le plus simple, le plus fort, le plus délicat, le plus solide, le plus flexible, le plus chatoyant des parlers humains, trésor féerique où la verve des générations entassa les plus prodigieuses des collections de métaphores, de délicatesse, de politesse, d'arabesque

audacieuses, subtiles ou splendides ». Chose étrange et sans pareille, chez les autres peuples : les bédouins étaient les véritables détenteurs des trésors de la langue, « les maîtres innés de la prosodie arabe ». C'est d'eux que tout poète acquit l'incomparable richesse de son vocabulaire et sa virtuosité de versification. L'influence de l'arabe devenait d'autant plus marquée qu'une bonne partie de l'Europe méridionale le considérait « comme le seul véhicule des sciences et des lettres ». « Ses progrès furent tels que les autorités ecclésiastiques avaient dû faire traduire en arabe la collection des canons à l'usage des églises d'Espagne. Jean Seville se vit dans l'obligation de rédiger en arabe une exposition des Saintes Ecritures. En même temps, des livres de religion et de droit musulman étaient traduits en langue romaine » (G. Rivoire). En Andalousie, tous les contrats étaient rédigés en arabe ; on en a découvert près de deux mille textes. « Les esthètes andalous avaient, les premiers, déclaré abandonner volontiers toutes les pauvretés de la littérature latine, pour quelques vers arabes » (Max Vintejoux). De même en Sicile, où le roi normand était vêtu à l'orientale, son manteau d'apparat était brodé de lettres arabes ; le sceau et les monnaies portaient des inscriptions bilingues. Bref, « l'arabe était devenu, affirme celui qui a eu le mérite d'approfondir ce « Miracle Arabe », une langue internationale du commerce et de la science ».

Mais comment et quand l'arabe acquit cette prépondérance ? Il y eut, à notre sens, deux moyens essentiels, qui procèdent, tous deux, d'un même facteur : le rayonnement de la civilisation arabe. Les intellectuels ont profité de la richesse de l'arabe pour en imprégner leur vocabulaire scientifique ; mais auparavant les universités qui dans les sciences physiques, naturelles et médicales, ainsi que dans leurs controverses philosophiques, puisaient dans une bibliographie arabe si riche et si variée, en conservaient la terminologie ; surtout celle qui touchait aux sujets inconnus des Grecs. Entre temps, le « brassage » social n'a pas manqué d'influer profondément sur certains patois méditerranéens. L'influence de l'arabe sur certaines langues a atteint un degré tel que d'aucuns ont évalué à 25 % la contribution de la langue de Mahomet dans l'élaboration de l'espagnol, et à plus de 3.000 le nombre des mots arabes empruntés par le portugais. D'ailleurs la langue avec laquelle les Portugais du Maroc correspondaient en plein XVI^e siècle était un arabe corrompu de termes marocains qu'ils écrivaient en caractères arabes (« Histoire du Maroc », G. De Chabrevière, p. 273). D'autres dialectes, comme le maltais, empruntèrent à l'arabe la majorité de leur vocabulaire ; nous avons eu récemment l'oc-

L'arabe instrument de transmission internationale des découvertes

par Abdelaziz BENABDELLAH,
Directeur Général du B.P.A.
Professeur à l'Université

Au VII^e siècle, un grand mouvement intellectuel animait les Universités d'Orient ; cependant, ce ne fut ni le syriaque, ni le pehlvi, ni la langue hellène qui allaient en profiter, « mais bien celle d'un peuple qui avait vécu jusque-là un peu en dehors des limites du monde civilisé, et que rien, précise Max Vintejoux, ne semblait appeler au rôle immense qu'il allait cependant jouer dans l'histoire de la civilisation : le peuple arabe ». Cette langue était en effet, depuis longtemps, une langue littéraire. Mais c'est aux avantages matériels et spirituels découlant de l'Islam, « plus qu'au décret oméiade rendant la langue arabe obligatoire dans les textes officiels, qu'il faut, constate l'auteur du « Miracle Arabe », attribuer la rapidité de la propagation dans l'empire de la langue de Mahomet ». Cette transformation profonde, succédant à une déhellénisation systématique, donna lieu, pendant tout le cours du VIII^e siècle, à la « plus grande confusion » dans les langues comme dans les religions du Proche-Orient.

Au contact des Arabes, des nations aussi antiques que celles de l'Egypte et de l'Inde « ont adopté leurs croyances, leurs coutumes, leurs mœurs ». Bien des peuples, depuis cette époque, ont dominé les régions occupées par les Arabes, « mais l'influence des disciples du Prophète est restée immuable, affirme G. Rivoire. Dans toutes les contrées de l'Afrique et de l'Asie, où ils ont pénétré, depuis le Maroc jusqu'à l'Inde, cette influence semble s'être implantée pour toujours. Des conquérants nouveaux sont venus remplacer les Arabes : aucun n'a pu détruire leur religion et leur langue ». « En Perse, l'arabe devint, reconnaît Vintejoux, la langue officielle adoptée par les poètes eux-mêmes », le pehlvi continuait à être parlé « comme patois national dans la montagne ».

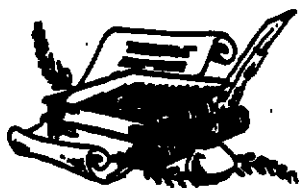
On verra comment la langue arabe continuera à prédominer dans les siècles suivants ; elle allait bientôt constituer l'élément essentiel de l'ourdou, langue culturelle des Hindous, où près de la moitié des termes est d'extraction arabe. Si certains poètes, comme Firdaousi, l'Homère iranien (qui apprit pourtant à fond la langue arabe), écrivirent dès la fin du X^e siècle en persan, c'est encore en arabe que seront écrits la plupart des ouvrages scientifiques, tels l'Encyclopédie Médicale de Rhazès et la majorité des ouvrages du célèbre Avicenne qui a mérité le surnom de « Prince de la science ». C'est que le vaincu est allé spontanément au vainqueur musulman et l'emprise de la langue arabe s'est révélée si puissante, qu'en Espagne même, les chrétiens ne sauront plus le latin (au IX^e siècle) et les textes des conciles mêmes devront être traduits en arabe.

Les meilleurs écrits de la langue grecque étaient déjà traduits en arabe, sous les auspices des premiers Khalifes abbassides. La passion avec laquelle les Arabes s'adonnèrent alors aux études littéraires « dépasse même celle qui se manifesta à l'Europe à l'époque de la Renaissance ». La langue arabe qui se plia, d'autre part, aux exigences d'une nomenclature nouvelle, « se propagea dans toutes les parties de l'Asie et détrôna définitivement les idiomes anciens » (« Visages de l'Islam ») : elle détrôna même le latin, surtout dans la presqu'île ibérique où le Cordouan Alvaro, un des plus actifs champions de la réaction anti-musulmane au IX^e siècle, déplorait l'ignorance du latin et s'écriait, dans un passage souvent cité de son *Indiculus Luminosus* : « Mes coreligionnaires aiment à lire les poèmes et les œuvres d'imagination des Arabes ; ils étudient les écrits des théologiens, non pour les réfuter, mais pour se former une diction correcte et élégante... Tous les

exceptions près, par exemple dans les comédies folkloriques ou dans certains dialogues de nouvelles ou de romans. Ainsi, existe-t-il dans les pays arabes « une dualité de langue » : d'une part, la langue officielle, nationale écrite et même, parfois parlée dans certains cas dans les Universités par exemple, pendant les réunions officielles et surtout à l'occasion des conférences inter-arabes, d'autre part, la langue dialectale, variant un peu selon les pays arabes, mais revêtant une forme élégante lorsqu'elle est parlée par l'élite cultivée. Cet intéressant contraste linguistique est constaté, par exemple dans les Universités. Dans la salle de conférences, le professeur parle obligatoirement la langue classique « arabiyya », mais quand il rencontre son collègue dans les couloirs, ils causent ensemble en langue dialectale.

A l'heure actuelle, la langue arabe écrite ou dialectale est utilisée par environ 100 millions d'Arabes. On manque de statistique précise à ce sujet, de même que l'on ignore le nombre exact d'éléments « arabisés » par les Arabes. La langue

arabe est une langue nationale et officielle dans 14 Etats indépendants, à savoir : Arabie Séoudite, République du Yémen, République du Yémen-Sud, Kuweït, cheikats-émirats semi-indépendants tels que Bayrayn, Oman et autres, Syrie, Irak, Jordanie, Palestine arabe, Liban, R.A.U. Soudan arabe, Libye, Tunisie, Algérie, Maroc, Mauritanie, celle-ci n'ayant pas encore adhéré à la Ligue Arabe. La langue arabe est, en outre, très répandue dans certains pays non-arabes, tels que le Soudan Occidental Fr., Djibouti, Zanzibar. En tant que langue du « Coran » et de l'Islam elle est aussi bien connue dans quelques pays musulmans de l'Asie : Iran, Afghanistan, Pakistan et Indonésie. Langue de culte et de science, l'arabe a beaucoup influencé le vocabulaire d'autres langues telles que le persan, le turc et la langue ourdoue, auxquelles elle a donné son alphabet. La langue turque a cependant adopté l'alphabet latin à partir de l'année 1928. Il y a lieu de noter, enfin, que l'écriture arabe (caractères arabes) a joué un rôle important, comme élément d'ornementation, dans l'art arabo-musulman.



toires du Khalifat vers l'Est et vers l'Ouest, les Arabes y ont apporté non seulement la langue arabe dont la pratique fut généralisée, mais aussi leurs dialectes. Les Bédouins, vivant loin des villes, ont pu sauvegarder plus longtemps la pureté de leur langue. Par contre, les groupes d'Arabes qui se sont installés dans les villes, en vivant côte à côte avec la population autochtone, perdaient plus vite leurs dialectes maternels apportés de l'Arabie, et contribuaient au développement de nouveaux dialectes qui prenaient forme sous une forte influence des substrats linguistiques locaux. Ces dialectes arabes qui, avec le temps, se formaient dans diverses provinces du Khalifat, se distinguaient de plus en plus les uns des autres. Il en est résulté qu'ils sont devenus, à l'heure actuelle, des langues « nationales » de pays arabes particuliers.

La langue arabe a joué un grand rôle sur le double plan scientifique et culturel pendant tout le Moyen-Age, et tant que les Arabes ont maintenu une existence indépendante. Elle a perdu de son prestige à la suite de leur décadence politique et culturelle, notamment à partir du XV^e siècle. Mais ce n'était qu'une pause, un sommeil léthargique qui devait aboutir à une renaissance et à un renouveau au XIX^e et au XX^e siècles.

RENAISSANCE DE LA LANGUE ARABE AU XX^e SIECLE ET DIALECTES ARABES DANS LES PAYS ARABES CONTEMPORAINS

Après leur réveil à une vie nouvelle au XIX^e siècle, les Arabes devaient rattraper un grand retard culturel, il leur fallait, pour réaliser ce but, une langue bien développée, capable de répondre aux besoins scientifiques et culturels, conformément aux exigences de la civilisation européenne contemporaine avec laquelle ils prirent contact à la suite de la fameuse expédition de Napoléon. Une fois encore, la langue arabe fut en mesure de remplir la tâche difficile devant laquelle l'avait placée l'époque contemporaine. Et, de même qu'à l'époque de l'assimilation de la science et de la philosophie helléniques, au temps des Abbassides, la langue arabe des Bédouins transformée en langue scientifique et philosophique, de même pendant cette nouvelle période de renaissance du monde arabe, elle a évolué rapidement, en s'adaptant aux nouveaux besoins. Le problème essentiel et primordial demeurait dans l'enrichissement de la langue par la création d'une nouvelle terminologie scientifique. Tous les moyens et toutes les méthodes de développement du vocabulaire ont été mis en œuvre pour permettre, comme autrefois, aux IX^e et X^e siècles, l'épanouissement des sciences philoso-

phiques. C'est ainsi qu'on recourt à des changements systématiques des mots, à la création de néologismes suivant les règles morphologiques de la grammaire classique et enfin, à des emprunts. Les travaux linguistiques, entrepris individuellement au cours du XIX^e siècle ont fait place à des institutions scientifiques spéciales, bien organisées. Des Académies de langue arabe ont été créées, l'une après l'autre on ce XX^e siècle. La première vit le jour en 1919, à Damas, célèbre capitale des Omayyades. La deuxième Académie arabe, fut ensuite créée au Caire, en 1932 et, enfin une Académie des sciences fut institué à Bagdad, en Irak, en 1947. Dans toutes ces Académies des travaux intenses se poursuivent fiévreusement relativement à la langue arabe, à la littérature, à la culture, à l'édition des œuvres classiques arabes dont beaucoup sommeillent encore sous forme de manuscrits. Les travaux de ces Académies sont cependant concentrés particulièrement sur la langue et sur une évolution unifiée de sa terminologie. Des spécialistes éminents de tous les pays arabes y coopèrent. Toutes ces institutions font paraître de précieux « Bulletins » trimestriels ou semestriels, contenant des publications sur les résultats des travaux, des listes de termes nouvellement établis, ainsi que des études spéciales consacrées à l'arabe classique et aux dialectes.

La langue arabe a surmonté, d'ores et déjà, toutes sortes de difficultés, sans pour autant avoir été déformée par des éléments étrangers; elle a gardé toute son originalité et toute sa beauté. La langue « arabiyya » moderne est la langue classique elle-même, « renouvelée » et enrichie, suivant les règles élaborées dès le VIII^e siècle par Sibawayhi (décédé en 792) dans sa grammaire classique « Al-Kitab ». La langue arabe contemporaine a subi une certaine évolution ce qui est naturel: elle a été un peu modernisée au point de vue syntaxique, purifiée des archaïsmes et surtout enrichie dans son vocabulaire. Elle rivalise, à présent, courageusement avec les autres langues mondiales sur l'arène internationale. C'est ainsi, par exemple, qu'elle a pris sa place, comme langue officielle à l'U.N.E.S.C.O.

Outre cette langue nationale pan-arabe, il existe dans les pays arabes particuliers, des langues parlées ou dialectes régionaux, ayant leurs racines dans les anciens dialectes de l'Arabie et formant leur caractère linguistique individuel sous l'influence des substrats linguistiques: araméen, copte, berbère. Ils évoluent tout en subissant une certaine influence des langues européennes. Ces langues arabes régionales, étroitement liées à la langue arabe classique et renforcées par son vocabulaire, ne sont en usage ni dans l'administration, ni dans les œuvres littéraires, à quelques

LANGUE CLASSIQUE ARABIYYA ET DIALECTES ARABES

L'arabisation officielle des Etats formant le Khalifat eut lieu, comme nous l'avons signalé ci-dessus, au début du VIII^e siècle. Cela ne veut pas dire, cependant, que la langue arabe classique ait été adoptée immédiatement et d'une manière générale sur tout le territoire du Khalifat. Ce processus dura longtemps et dut être inégal dans les diverses régions, selon la différence des langues qui y étaient en usage.

Dans le Sud de la Péninsule Arabe, la langue arabe du Nord, c'est-à-dire l'arabiyya, a rapidement remplacé les dialectes arabes du Sud : sabéen, minéen et autres. De là, elle rayonna sur l'Est de l'Afrique et sur l'Éthiopie.

En s'étendant vers le Nord, la langue arabe devait, en peu de temps, dominer les régions de langue araméenne, puis éliminer celle-ci, bien qu'elle eût été enracinée depuis des siècles en Palestine, en Syrie et en Mésopotamie. Au cours de deux siècles, la langue araméenne a cédé, d'abord dans les villes et, un peu plus tard, dans la province. Parmi les dialectes araméens, seule la langue syrienne, en tant que celle de l'Eglise chrétienne de l'Est, s'est longtemps opposée à la langue arabe. Le clergé syrien utilisait cette langue non seulement à l'église, mais aussi dans la littérature, tandis que les séculiers parlaient dans leur vie quotidienne la langue arabe. Bientôt, cependant, le clergé, lui-même, adopta la langue arabe et, à partir du X^e siècle, une riche littérature chrétienne se mit à se développer en langue arabe.

L'Égypte fut la troisième région d'expansion de la langue arabe. Ici, le copte avait depuis longtemps rompu ses liens avec la culture ancienne des Egyptiens, pour diverses raisons dont le changement de religion, le christianisme y ayant été adopté, et aussi parce que la langue grecque y était, celle de l'administration et de la culture. Lorsque les Arabes eurent occupé l'Égypte, le changement de la langue s'effectuait progressivement et parallèlement avec le changement de la religion. C'est, approximativement à partir du IX^e siècle que l'Islam est devenu une religion générale dans la vallée du Nil, alors qu'aux X^e et XI^e siècles, le copte était de plus en plus oublié. Souvent, même les évêques de l'Eglise chrétienne ne parlaient plus la langue maternelle (copte) et se servaient de l'arabe. Au cours des XIII^e et XIV^e siècles, le copte a pratiquement cessé d'être utilisé en Égypte.

La langue arabe se répandit ensuite sur l'Afrique du Nord où l'arabisation connut un progrès lent. D'ailleurs, cette arabisation ne fut abso-

lument complète, ni dans le passé, ni même actuellement. Les chaînes montagneuses quasi infranchissables, la différence de mentalité des tribus berbères et la vivacité de leurs dialectes furent autant d'obstacles pour cette arabisation.

De l'Afrique du Nord, la langue arabe a pénétré en Espagne avec les troupes arabo-berbères à partir de 711 et elle y persista dans sa forme classique et dialectale, pendant plus de six siècles jusqu'en l'an 1492. Elle devint la langue des belles lettres et de la culture « andalouse ». Les chrétiens, appelés « mosarabes » (mustaribun - « arabisés ») ont aussi utilisé l'arabe comme langue courante. Lorsque les souverains chrétiens eurent reconquis l'Espagne, la langue arabe perdit son importance dans la vie publique. Elle cessa pratiquement d'exister en Espagne, depuis que les derniers représentants de la culture arabo-musulmane, les « morisques », furent chassés de ce pays, en 1609.

Il convient de signaler à cette occasion, qu'au début du Moyen-Age, la langue arabe s'était frayé un chemin de l'Afrique du Nord vers Malte, où sous une forme de dialecte et de langue écrite en caractères latins, elle devint une langue nationale, qui a pu survivre jusqu'à nos jours.

Au cours des premiers siècles, après les conquêtes, l'arabe a dominé les territoires de la Perse. Toutefois, déjà au X^e siècle, et par suite d'une vive réaction et de la renaissance nationale des Persans, la langue persane a de nouveau repris sa place dans la littérature, surtout dans la poésie, en recouvrant sa position de langue nationale. Néanmoins, pendant toute la période du Moyen-Age, la langue arabe demeurait répandue en Perse dans le domaine des sciences religieuses et juridiques ainsi que dans celui des sciences séculières, telles la philosophie, la médecine, les sciences biologiques, l'astronomie et les mathématiques.

Ces grandes victoires de la langue arabe étaient dues, non seulement à la nouvelle religion, à laquelle elle était étroitement liée, mais aussi à ses propres qualités spécifiques. Cette langue riche et dynamique a gardé sa vivacité malgré « les jours sévères du désert » et, les langues « vieillissantes » des civilisations en décadence n'ont pas pu lui résister. La concision et la précision de la langue arabe répondaient aussi bien aux besoins du peuple qu'à ceux des savants.

En parlant de la langue arabe, il ne faut pas oublier, qu'outre l'arabe classique, « arabiyya », il y avait les dialectes des tribus comme nous l'avons déjà mentionné. En quittant leur patrie en Arabie, et en se répandant sur les vastes terri-

dans les sources. Le dictionnaire d'al-Azhari, bien que composé suivant la difficile méthode phonétique, est fort apprécié, grâce à ses informations laborieusement acquises, mais très précises. Il devint la source principale des grands dictionnaires arabes composés plus tard, tel que « Lisan al-Arab », « Langue des Arabes », d'Ibn Mandhour du XIII^e siècle.

Vers la fin du X^e siècle, deux lexicographes tentèrent de créer une lexicographie plus claire, suivant l'ordre alphabétique : Al-Djahuri, décédé vers 1003, qui composa son dictionnaire portant le beau titre de « Tadj al-Lughah Wa-Sahah al-Arabiyya », « La couronne de la lexicographie et des mots corrects de la langue arabe » et connu sous le titre abrégé de « Sahah ». C'est un vaste dictionnaire, à présent imprimé, qui comprend 7 volumes et compte plus de 40 mille mots fondamentaux classés dans l'ordre alphabétique mais, à l'inverse des dictionnaires plus modernes, en commençant par les lettres finales des racines : par exemple la racine composée des consonnes k-t-b est à chercher à la lettre finale « b » et non à l'initiale « k ». Ce système perfectionné plus tard, fut adopté par presque tous les lexicographes arabes.

Un autre ouvrage lexicographique de cette époque, digne d'intérêt et basé lui aussi sur l'ordre alphabétique, fut composé par le philologue et juriste connu, Ibn Faris, décédé vers 1008, imprimé en 6 volumes, il porte le titre de « Makayis al-Lughah », « Critères de la langue » (ou « Principes de la langue »). L'auteur y a suivi un ordre alphabétique semblable au nôtre, mais avec des concessions en faveur de l'ordre phonétique, ce qui rend un peu difficile son utilisation. Le mérite d'Ibn Faris demeure dans le fait, qu'il fut le premier à essayer de réduire toutes les significations des mots provenant de la même racine à deux ou trois significations fondamentales, qu'il détermine en les appelant « Ousoul » (principes) ou « ma-kâis » (mesures-critères).

À l'Occident du monde arabe, en Espagne, dans la première moitié du XI^e siècle, Ibn Sida, décédé en 1085, devint célèbre par ses deux grands dictionnaires ; l'un « Kitab al Moukhasas li al-Lughah » (livre spécial au sujet de la langue), c'est-à-dire au sujet d'un vocabulaire spécialement correct ; c'est un excellent ouvrage classé suivant le système sémantique des synonymes. Il est édité en 6 gros volumes. Le deuxième, intitulé « Kitab al-Muhkam Wa al-Mouhit al A'dham » est un dictionnaire fort intéressant, mais non encore entièrement édité. Il n'en a été imprimé que trois volumes où le vocabulaire est classé d'après l'ordre phonétique d'Al Khalil avec une légère modification.

Nous avons cité, à titre d'exemples, quelques-uns parmi les plus célèbres dictionnaires classiques. Pendant la période faisant l'objet de notre analyse IX^e et X^e siècles, on a pu recueillir l'essentiel des études lexicographiques, et on a élaboré diverses méthodes. Les lexicographes des époques suivantes n'ont fait que compléter et perfectionner l'œuvre de leurs prédécesseurs, en enrichissant davantage le vocabulaire qui se développait sans cesse. Parmi les grands dictionnaires jouissant d'une haute autorité et composés dans des périodes plus récentes, il est nécessaire de mentionner le dictionnaire connu d'Ibn Manzour (décédé en 1311) intitulé « Lisan al-Arab », « La langue des Arabes », classé d'une manière systématique suivant l'ordre alphabétique à partir des finales des racines des mots et en donnant de nombreux exemples (chawahid), c'est-à-dire des citations puisées dans les œuvres classiques arabes : Coran, tradition, poésie ancienne et récente et autres ouvrages précieux de prose et de poésie. La signification des mots y est donnée ainsi que la diversité de leurs nuances. Cette œuvre dont l'édition imprimée comprend 20 volumes, contient 80 mille mots.

Il faut ajouter, que plus tard, le travail sur la lexicographie arabe n'a pas cessé, même à l'époque de la décadence des Arabes, car ce fut au XVIII^e siècle qu'a été élaboré le plus important des dictionnaires, « Tadj al-arus », « La couronne de la fiancée », qui renferme 120 mille mots, dont Mourtada az-Zabidi, décédé en 1791, est l'auteur.

Cette présentation, très brève, des œuvres lexicographiques arabes nous montre l'immense richesse par laquelle se distingue la langue arabe et la magnificence de la culture arabo-musulmane. Langue et culture sont naturellement très étroitement liées, car durant la même période s'est épanouie une très riche littérature arabe : poésie et prose de divers genres, belles lettres, histoire, géographie.

Quant aux sciences : théologie, jurisprudence, philosophie, histoire naturelle et sciences exactes, elles connurent leur plus grand éclat dans la civilisation islamo-arabe, d'une part du IX^e au XI^e siècles dans les régions orientales et, d'autre part, du X^e au XIII^e siècles dans l'Occident musulman.

N'oublions pas que les Arabes étaient considérés comme des maîtres en matière de mathématiques et d'astronomie. Tous ces domaines, si vastes soient-ils, ont trouvé leur expression dans la langue arabe. Les écrivains et les savants traversaient d'un bout à l'autre l'immense Khalifat, sans aucun obstacle administratif, ni la moindre difficulté linguistique. Ils pouvaient étendre leurs acquisitions tant scientifiques que littéraires, là où ils s'arrêtaient : à Bagdad, au Caire, à Kairouan, à Cordoue.

ple des matériaux concernant les dialectes). C'est alors que commence un nouveau et magnifique chapitre du développement de la langue arabe.

En général, les philologues arabes pourraient être classés en trois groupes : les « philologues » au sens strict du mot, c'est-à-dire les compilateurs, et les commentateurs de textes, surtout de l'ancienne poésie arabe ; les grammairiens et les lexicographes. Evidemment, ces spécialités n'étaient pas strictement observées, et un grammairien pouvait s'occuper aussi de la lexicographie, de même qu'un lexicographe devenait grammairien.

Al-Khalil ibn Ahmad, décédé vers 791, fut le premier savant éminent, original et compétent dans tous les domaines et la philologie. Il créa le fondement de la spéculation grammaticale, lexicographique, et, dans un certain sens aussi celui de la spéculation théorique littéraire. Il fut le premier à tenter de systématiser la lexicographie arabe suivant les principes de la phonétique, comme cela apparaît dans son dictionnaire intitulé « Kitab al-ayn » (cette lettre gutturale de l'alphabet arabe ayant servi à l'auteur de point de départ dans le classement des mots). Al-Khalil fut aussi le premier à élaborer la métrique arabe, en instituant seize mesures du verset (ou du vers) prosodique.

Al-Khalil ibn Ahmad eut un célèbre adepte dans la personne du maître de l'école philologique de Basra, Sibawayhi, décédé en 792. Il est l'auteur d'un ouvrage monumental de grammaire « Al-Kitab » (Le Livre) qui connut un prestige extraordinaire en raison de son extrême importance dans l'évolution de la langue arabe. C'est une grammaire normative, groupant les expériences et les matériaux de la génération précédente des philologues et des grammairiens, et présentant un exposé très riche et détaillé des formes morphologiques et des principes de la syntaxe. L'auteur étala ses thèses théoriques par de nombreuses citations tirées du Coran, dites Chawahid (Attestations), par la tradition, l'ancienne poésie arabe et par des exemples puisés dans le langage vivant des Bédouins « éloquents ». Ce « livre » fut reconnu comme une autorité suprême dans le domaine de la grammaire arabe, et, plus tard, il fut non seulement commenté et développé par des grammairiens éminents des générations suivantes, mais considéré en principe comme une base de la grammaire arabe. Malgré tous les changements, plus ou moins insignifiants qu'a subis au cours des siècles la langue arabe, sauf en ce qui concerne la lexicographie, cette grammaire n'a pas perdu de son actualité jusqu'à présent.

L'œuvre des lexicographes arabes est particulièrement intéressante et riche. Il faut souligner ici, que la lexicographie arabe est exceptionnellement riche et possède de nombreux synonymes ; les règles morphologiques de la langue arabe permettent aisément la création de mots nouveaux, sans parler des changements sémantiques et des emprunts relativement peu nombreux. Pour cette raison les philologues arabes ont réussi à rassembler et à élaborer une quantité stupéfiante de mots dans des dictionnaires très volumineux. Ils ont élaboré plusieurs méthodes de classement lexicographique. Il y avait en principe, trois systèmes : 1°) le système sémantique des synonymes, groupant la lexicographie autour d'un thème ou d'un objet ; 2°) le système phonétique, assez compliqué et, 3°) le système alphabétique en deux variantes :

a) groupement des mots suivant les consonnes finales des racines ;

b) groupement des mots suivant les lettres-consonnes initiales.

Il convient de noter que les racines des mots arabes se composent le plus souvent de trois consonnes dites « radicales ». Ces racines sont généralement mentionnées dans les dictionnaires arabes et suivies de nombreux dérivés (verbes, noms, adjectifs, etc.).

Les premiers lexicographes groupaient dans de petits traités la lexicographie liée à un objet ou à un thème, tel que : cheval, dramadaire, palmier, désert, etc. Ils formaient ainsi des petits dictionnaires « d'objets ». Leurs successeurs se sont efforcés à adopter, dans l'étude de la lexicographie, l'un des systèmes indiqués ci-dessus.

Le dictionnaire d'Ibn Douraid, décédé en 934, constitue l'une des premières œuvres lexicographiques générales. Il est connu sous le titre de « Djamharat fi l-Lougha », « Recueil ayant trait à la langue (lexicographie) ». Ce dictionnaire peu pratique, mais non sans grande importance, est apprécié surtout comme source pour les recherches sur les débuts de la lexicographie arabe. Le classement y est par ordre phonétique, sauf dans l'une de ses parties où la disposition est alphabétique.

Le grand dictionnaire, intitulé « Tahdhib al-Lougha », « Perfectionnement de la langue » (il s'agit évidemment de la lexicographie) est d'une grande valeur. Le philologue connu, al-Azhari décédé en 980, en est l'auteur. Ce savant voyagea durant plusieurs années parmi les Bédouins à travers l'Arabie centrale ; il eut ainsi l'occasion d'étudier la langue arabe dans sa belle forme vierge en puisant ses connaissances directement

op. de la littérature et de la culture arabo-musulmane.

Avec le Coran, la langue arabe est devenue celle de la nouvelle religion et de la nouvelle civilisation. Une nouvelle étape a commencé dans l'évolution de cette langue, étape liée aux grands changements dans la vie politique, sociale et culturelle des Arabes. Car le Prophète Mohamed, fut non seulement le créateur d'une nouvelle religion, mais il créa simultanément un nouvel Etat. Le Livre Saint de l'Islam ne fut pas uniquement un livre de culte, mais en même temps un Code de Lois et, à l'état embryonnaire, une constitution du nouvel empire.

Les grandes conquêtes réalisées avec une rapidité extraordinaire pour cette époque, par les Arabes au nom de la nouvelle religion, ont suscité pour la langue arabe, dès l'époque des premiers khalifes « les justes » (632-661) et, ensuite, au temps des Omayyades (661-750), de nouveaux problèmes et de nouvelles tâches. Déjà, au début du VIII^e siècle, les Arabes créèrent un vaste empire qui s'étendait de la Chine et de l'Inde, à l'Est, jusqu'à l'Océan Atlantique et à l'Espagne, à l'Ouest. Les territoires de ce vaste empire différaient tant par leur composition ethnique que par leurs cultures et leurs langues. Les pays conquis furent arabisés dans une période relativement courte. Les néophytes musulmans, de nationalité étrangère, étaient obligés d'apprendre la langue arabe, celle de la nouvelle religion qu'ils ont adoptée et, en même temps, celle des nouvelles autorités. Le Coran, livre de l'Islam, devait être récité en arabe (il était interdit de le traduire), et il fallait aussi le faire bien comprendre autant par les Arabes que par les représentants d'autres nationalités de confession musulmane. Il était absolument indispensable de faire comprendre correctement le Livre Saint, pour que la doctrine religieuse et juridique fût observée et pour qu'elle se développât normalement. Ainsi est née une classe spéciale de savants religieux, auteurs des premiers commentaires appelés « tafsirs ». En même temps, naissait la science du droit musulman — Fikh — constituant une partie de la science religieuse. Les traditions du Prophète, c'est-à-dire ses déclarations concernant des problèmes liés à la religion et à la loi, devaient compléter le Coran, et furent très utiles aux commentateurs du Coran. Pour expliquer les difficultés linguistiques de certains termes du Coran, on se servait de l'ancienne poésie arabe. Tout cela conduisait à des recherches philologiques, car l'étude du Coran et de la tradition (Hadith) commençait par une analyse scrupuleuse des mots et de leur signification.

Des villes assez considérables furent édifiées en peu de temps à l'emplacement des camps mili-

taires arabes fondées dans diverses régions du nouvel empire, telles que Basra et Koufîa en Mésopotamie, Fostat en Egypte, Kairouan en Afrique du Nord (Tunisie), etc. Ces villes, et notamment Basra et Koufîa sont devenues plus tard des centres de la science philologique. L'étude de la langue arabe qui, jusqu'à la moitié du VIII^e siècle, avait été une « science empirique », un don de la nature des Arabes-Bédouins, devait se transformer en une langue « scientifique » élaborée, enrichie et polie par les philologues « professionnels ».

Mais, antérieurement à cette époque, avant d'être traitée et systématisée par les philologues, la langue des Bédouins, vivante, mais « inculte », « Wahchi » comme l'appelaient les Arabes eux-mêmes, avait été en mesure de remplir les tâches que lui avait imposées l'histoire. Elle devint au début du VIII^e siècle la langue officielle du nouvel Etat arabe. Cette « arabisation » officielle du vaste « royaume arabe » nom donné parfois au Khalifat des Omayyades, commença au temps du Khalife Abd al-Malik (685-705) et fut affirmée sous le règne de son successeur, le Khalife al-Walid (705-715). Elle visait surtout le remplacement par l'arabe, des anciennes langues officielles sur les territoires Est du Khalifat, grec et pahlawi (Perse centrale). Il faut ajouter ici, que le processus de l'arabisation complète de la population s'est effectué progressivement, beaucoup plus tard. Nous en reparlerons encore ci-après.

EPANOUISSEMENT DES SCIENCES PHILOGIQUES

Les études philologiques ont commencé, comme il a été mentionné ci-dessus, sur le Coran et par une analyse de sa lexicographie. Ainsi, elles ont été liées, dès l'origine, aux sciences religieuses. La science spéculative et les recherches philologiques étaient très rapprochées les unes des autres, car elles avaient leur base matérielle commune dans le Coran, le « Hadith » (tradition du Prophète) et dans l'ancienne poésie arabe, complétée par les traditions des Bédouins. Les méthodes et les principes de l'évolution de ces deux sciences se ressemblaient aussi : l'analogie (kiyas) et la conformité des opinions des savants (idjmâ). Bientôt, cependant, à partir de la deuxième moitié du VIII^e siècle, les recherches philologiques deviennent indépendantes et de plus en plus spécialisées. Au IX^e siècle elles connaissent une brillante époque d'épanouissement dans les deux centres culturels de l'Irak : Basra et Koufîa. Ces deux centres ont élaboré leurs propres méthodes de recherche, en créant leurs « écoles » ; l'école de Basra avait un caractère plus spéculatif, tandis que le caractère de l'école de Koufîa était plus empirique (elle collectionnait par exem-

le Prophète de l'Islam, Mohammed. C'est dans cette langue, selon les grammairiens arabes, que le Prophète avait proclamé les saintes sourates du Coran, qui lui ont été révélées par Allah en « claire langue arabe ».

La réalité, cependant, semble probablement un peu différente, bien qu'il soit difficile de connaître toute la vérité, quant à la genèse de la langue de l'ancienne poésie arabe. Cette poésie n'a existé pendant longtemps —, presque durant trois siècles — que dans la tradition orale. Elle n'a été complétée et écrite que vers la fin du VIII^e et au IX^e siècle, par les philologues de cette époque. Il semble juste de supposer que la langue de l'ancienne poésie, lorsqu'on prit soin de l'écrire, fut l'objet d'un travail de perfectionnement et d'épuration des mots d'origine dialectal par les poètes et les philologues de l'époque de l'épanouissement des sciences philologiques au IX^e siècle. En principe tout indique, cependant, que cette poésie est authentique, et qu'elle remonte aux V^e et VI^e siècles. Les magnifiques poèmes bédouins — les *kassidas* et notamment les *mou'allakat*, — étaient considérées jadis comme la plus belle poésie d'origine purement arabe ; elles sont encore à présent l'objet de la même admiration dans tout le monde arabe.

Comme l'indiquent des recherches philologiques plus récentes, la langue des anciennes poésies arabes devait avoir pour origine le dialecte de l'une des importantes tribus du Nejd en Arabie centrale. Il est vraisemblable que ce dialecte ait dû son prestige et sa popularité à un poète célèbre, dont les poésies se sont répandues parmi les tribus de l'Arabie. Aucun rôle n'a pu être joué par une autorité centrale dans cette affaire, car à cette époque, avant la naissance de l'Islam, elle n'existait pas en Arabie. Certains sont enclins à croire, que ce fut le dialecte de la tribu Kinda, qui s'est avancé au premier plan. Au V^e siècle, cette tribu a réussi à créer une sorte de fédération des tribus de l'Arabie et à fonder un petit « royaume ». Cependant, ce royaume éphémère a duré trop peu de temps pour pouvoir jouer un rôle important dans l'intégration de ces tribus, au point de donner lieu à la création d'une langue pan-arabe. D'autres croient trouver les origines de la langue poétique pan-arabe dans le dialecte de la tribu Tamim, qui menait une vie de nomades en Arabie centrale, et fut célèbre par son éloquence et par sa belle poésie. Bref, bien qu'il existe des divergences d'opinions concernant la naissance de la langue pan-arabe des poètes, les chercheurs sont d'accord quant au fait que la langue de l'ancienne poésie arabe a ses origines dans le Nejd. Cette langue commune n'était pas un domaine fermé, elle était une langue vivante, parlée par les « Bédouins nobles et

éloquents ». Elle se distinguait par une richesse extraordinaire de sa lexicographie et par l'abondance des synonymes, grâce à la contribution que lui apportait les autres dialectes arabes.

LE CORAN ET SON IMPORTANCE DANS LE DEVELOPPEMENT DE LA LANGUE ARABE

Au début du VII^e siècle, un grand événement eut lieu dans la vie des Arabes, événement qui a changé le courant de leur histoire, en décidant en même temps de la grandeur et de la renommée de leur langue. Ce fut l'Islam, la nouvelle religion et la nouvelle idéologie proclamée par le « Prophète des Arabes » Mohammed. Le Coran naît rédigé « en langue arabe claire et éloquente » et constitue le premier monument arabe — linguistique et littéraire — rassemblé par écrit sur l'ordre du troisième khalife Othman (644-656). Or, la langue du Coran est presque identique à celle de l'ancienne poésie arabe, c'est-à-dire à la langue des Bédouins du Nejd. On admettait généralement, notamment dans les milieux des philologues arabes, que le Prophète de l'Islam prêchait les saintes sourates du Coran dans son dialecte natal de la Mecque ; cependant, plus tard, quand le texte du Coran fut reproduit par écrit, cette langue, le dialecte de la Mecque, fut perfectionnée et adaptée à la langue de l'ancienne poésie arabe. Il n'est pas sans fondement aussi de supposer, que le Saint Livre de l'Islam avait été prêché, non pas en dialecte de Koraïch de la Mecque, où est né le Prophète, mais en langue poétique, d'autant plus qu'une grande partie du Coran possède le caractère d'une poésie inspirée. Or Mohammed, lui-même, qui, avant la parution de l'Islam, avait traversé l'Arabie dans tous les sens, comme guide des caravanes, connaissait, sans aucun doute, fort bien cette langue poétique ; il pouvait donc s'en servir dans sa mission de Prophète, afin de mieux se faire comprendre par les peuples bédouins.

Bien qu'il nous soit impossible d'établir avec une certitude absolue la genèse de la langue poétique, ainsi que celle de la langue du Coran, nous pouvons par contre constater indubitablement que la langue de l'ancienne poésie arabe et celle du Coran, dans leur forme définitive écrite, sont la même langue pan-arabe. L'ancienne poésie arabe et le Coran, deux magnifiques monuments linguistiques et littéraires, sont devenus plus tard la source principale des recherches philologiques arabes et une base essentielle de la langue arabe classique « *arabiyya* », qui a évolué merveilleusement dans le sens le plus large de ce mot, se transformant en langue de la scien-

En tant que langues de grandes puissances et de grandes civilisations babylonienne et assyrienne, les langues sémitiques ont fait depuis longtemps leur apparition sur l'arène historique ; cela remonte à environ 2 mille ans avant notre ère. Ces langues, étroitement liées entre elles, manifestent de grandes ressemblances dans leur structure grammaticale et dans leur lexicographie. Elles tirent certainement leurs origines d'un tronc sémitique commun et très ancien.

Il a été admis de placer les langues sémitiques dans les trois groupes suivants :

I. - Le premier groupe est formé par la langue akadienne babylonienne et assyrienne, appelée aussi Est-sémitique.

II. - Le deuxième groupe se compose des anciennes langues de la Syrie et de la Mésopotamie, groupe Nord-Ouest, qui lui-même, se subdivise en deux groupes inférieurs :

a) Les dialectes cananéens — dont les plus importants sont la langue phénicienne et l'hébreu.

b) La langue araméenne, celle de la culture de l'Asie Mineure (plusieurs siècles avant J.-C. dans l'Etat des Achéménides) et la langue syrienne — qui, elle, est proche-parente de la langue du culte et de la littérature des chrétiens orientaux.

III. - Le troisième groupe des langues sémitiques comprend les langues de l'Arabie, qui se subdivisent, à leur tour, en deux groupes inférieurs :

a) La langue arabe du Nord qui, au début, comprenait les dialectes de l'Arabie centrale, dont est née plus tard la langue arabe classique — *arabiyya* — objet de notre article.

b) Les dialectes arabes du Sud qui ne nous sont connus que par certaines inscriptions : le minnéen, le sabéen, l'himiarique et la langue éthiopienne ; ce sont, plus strictement parlant, des dialectes sémitiques éthiopiens.

Nous étudierons ensuite la langue de l'Arabie du Nord. La préhistoire de la langue arabe — initialement dialectes arabes — s'étend sur une période d'assez longue durée. Cependant, il nous est impossible de suivre de près l'évolution de cette langue, faute de monuments propres à nous guider. Il n'y a que des fragments d'anciennes inscriptions arabes éparpillées dans diverses parties de l'Arabie du Nord. Ces inscriptions thamu-diennes, lilianiques et saïfaiques, illustrent au moins partiellement, l'étape de l'évolution de la langue arabe précédant son ère classique. Elles remontent à une période étendue sur un millier d'années environ.

Le document linguistique, le plus ancien, rapproché par sa forme à la langue classique, est une inscription tumulaire d'an-Namara, se trouvant au Sud-Est de Damas et datant de l'année 328. Cependant, cette inscription a été composée avec des caractères nabatéens. Les caractères arabes, qui ont leurs origines dans l'écriture nabatéenne, se manifestent dans trois autres inscriptions arabes : celle de Zabad, au Sud-Est d'Alep datant de la période 512-513 ; celle de Haran, au Sud de Damas, remontant à l'année 568 — et celle d'Umm al-Djimal, au Sud de Basra, datant de la même année que la précédente.

Bien que les Arabes — avant l'époque du Prophète Mohammed (début du VII^e siècle) — aient immortalisé leur langue uniquement dans les inscriptions tumulaires en pierre, nous sommes en possession d'autres témoignages indiquant qu'ils disposaient d'une langue « parlée » très développée et se distinguant par sa belle forme littéraire. Car, ils avaient une magnifique poésie nationale, transmise d'une génération à l'autre dans la tradition verbale. Cela prouve que la langue arabe avait dû se développer et se perfectionner durant des centaines d'années avant de s'épanouir dans sa forme littéraire la plus parfaite dans l'ancienne poésie arabe du VI^e siècle.

DIALECTES D'ARABIE : NEJD ET HIJAZ ET LANGUE POETIQUE

Les tribus arabes parlaient, dans la vie quotidienne, leurs divers dialectes, différant les uns des autres. Les dialectes de l'Arabie centrale, Nejd et Hijaz, se distinguaient par leur perfection naturelle et, peu à peu, ils ont pris la première place. Ce fut l'un de ces derniers qui devint, grâce à sa supériorité, la langue littéraire de l'ancienne poésie arabe. Ainsi, il existait déjà en Arabie, probablement au V^e siècle et, très certainement au VI^e, une langue « pan-arabe », qui s'élevait au-dessus des dialectes et dont se servaient les poètes et les orateurs.

Cette langue leur permettait de jouer un rôle social et politique très important ; la tâche de défenseurs ou d'arbitres leur incombait à l'occasion des litiges entre tribus. Leurs paroles, non écrites, « volaient à travers le désert, plus vite que des flèches », comme le dit la tradition, en convaincant les cœurs et les esprits de ceux qui les avaient entendues.

Suivant la thèse des grammairiens arabes, ce dialecte était celui de la puissante tribu des Koraichites, à laquelle appartenait l'aristocratie commerciale de la Mecque et dont était originaire

Rôle et importance de la langue arabe au Moyen-Âge et à l'heure actuelle

Dr Josef BIELAWSKI,
Chef de la Section des langues arabes
et de l'Islamisme
(Université de Varsovie) (1)

La langue arabe est à l'heure actuelle dans sa forme écrite et parlée une langue d'usage quotidien et la langue nationale de tous les peuples du monde arabe. Dans sa forme classique, elle est une langue de culte, une langue « liturgique » de plus de 400 millions d'adeptes de l'Islam, de diverses nationalités, qui vivent, dans de vastes régions de l'Asie et de l'Afrique s'étendant de l'Océan Atlantique aux îles de l'Indonésie, et de la Sibérie à l'équateur.

L'arabe classique « Arrabiyya » est par excellence, durant l'époque du Moyen-Âge, la langue exceptionnellement riche d'une belle poésie, d'une littérature légère en prose, d'une littérature religieuse et profane, de la philosophie et des sciences exactes. Elle est aussi la langue dans laquelle s'exprime une nouvelle littérature moderne qui prend une ampleur croissante et se développe dans l'ensemble du monde arabe, tant dans le domaine des belles-lettres que dans celui de la science.

Pour toutes ces raisons, la langue arabo-musulmane mérite une attention spéciale, surtout à présent, au moment où le monde arabe et sa langue

propre commencent à jouer sur cette terre un rôle de plus en plus important.

Son épopée est vraiment stupéfiante — car ayant été à l'origine un simple dialecte de Bédouins vivant dans le désert de l'Arabie —, elle est devenue, en moins de cent ans, la langue officielle du vaste empire arabe et, par voie de conséquence, l'instrument d'expression de la magnifique culture arabo-musulmane.

Sur les pages qui suivent nous ferons brièvement état de la genèse et de l'évolution de la langue arabe et du grand intérêt dont elle est l'objet dans tout le monde arabo-musulman. Nous parlerons aussi des dialectes arabes.

LANGUE ARABE DANS LA FAMILLE DES LANGUES SEMITIQUES

La langue arabe appartient à la grande famille des langues sémitiques en usage dans l'Asie du Sud-Ouest; elle est la plus jeune de ces langues et la plus riche, toujours vive et dynamique dans son évolution.

(1) Article paru en 1969 dans le n° 8 de la revue mensuelle de vulgarisation de la Science « Problemy », en langue polonaise et dont nous avons pu obtenir la traduction en français grâce au concours de notre ami, le Docteur Abdelham el Harraki, ambassadeur du Maroc à Varsovie.

الفهرس العام

(1) دراسات وابحاث

صفحة	
5	المقدمة : وحدة اللغات للاستاذ عبد العزيز بن عبد الله ...
18	دخيل ام الخيل للاستاذ عبد الحق فاضل ...
32	اللغة العربية بين اللغات السامية للاستاذ احمد عبد الرحيم السايح ...
44	اللغات السامية في مجال علم اللغات للاستاذ محمد سليم رشدان ...
49	التفاعل الحضاري في تكوين اللغة وتطويرها للاستاذ محمد المبارك ...
52	علماء الاصوات العرب سبقوا اللغويين الحديثين ... للدكتور عبد العزيز مطر ...
59	حاجتنا الى التعبئة العلمية للدكتور محمد يحيى الهاشمي ...
63	تنظيم البحث العلمي على مستوى الوطن العربي ... للدكتور ابراهيم نحال ...
68	التعريب اهم وسائل تقدمنا العلمي للدكتور عبد الغني ماجد السروجي ...
74	العرب والحضارة الانسانية للدكتور محمد معروف الدواليبي ...
79	عوامل تطور اللغة العربية للاستاذ عبد الرحمن الكيالي ...
89	العربية ورجال المهجر للاستاذ فؤاد الشايب ...
97	تحديات في وجه اللغة العربية للاستاذ انور الجندي ...
101	الجيل العربي الجديد للاستاذ محمد سمك ...
104	العربية تحمل في ذاتها نزعاً انسانية للاستاذ زكي الارسلوي ...
107	الاسلام ولغة القرآن الجامعة السورية ...
109	الاسلام عز العربية للاستاذ درويش العلواني ...
114	العربية والاسلام بين الفابر والحاصر للدكتور توفيق برو ...
117	الوعي الاسلامي يقوى بانتشار اللغة العربية مركز البحوث السورية ...
119	القرآن عامل جوهري في وحدة الفكر للاستاذ خليل الهنداوي ...
121	اللغة العربية وآثر القرآن في تطورها للاستاذ الفاروقي الرحالي ...
126	نظرة في الصلات العربية الفارسية للدكتور محمد التونخي ...
131	آثار لغة القرآن في لغة المسلمين المعجم للاستاذ سامي الكيالي ...
134	أفريقيا المسلمة متعمسة للشيخ مكى حيدر ...
136	معنة القومية العربية للاستاذ احمد الصوفي ...

صفحة

140	للدكتور حسن نصار
149	للدكتور يوسف الخوري
152	للاستاذ محبوب الحلبي
155	للاستاذ سامي الحفار الكزبري
158	للدكتور محمد عبد الرحمن مرحبا
161	للاستاذ محمد جميل بيهم
169	للاستاذ خليل عبد الله
193	للاستاذ احمد عبد الرحيم السايح
202	للاستاذ عبد الحق فاضل
206	للاستاذ عبد العزيز بن عبد الله
249	للدكتور جوزيف بيلوسكي
252	مجمع اللغة العربية (بالقاهرة)

.....	الاتباع في العربية
.....	مشكلة اللغة والمصطلحات
.....	حرف الجيم بين الشمس والقمر
.....	اثر اللسان العربي في اللغة الاسبانية
.....	تشوهات في اللغة العربية
.....	تطور النهضة الثقافية في الشام
.....	كيف نشأت اللغة في المجتمع البشري ؟
.....	الغة والمجتمع الانساني
.....	تخطئة الصواب
.....	تطور الفكر والغة في المغرب
.....	الغة العربية : دورها واهميتها
.....	اصول اللغة وتحقيق الالفاظ والاساليب

(2) موسوعة المغرب العربي

259	للاستاذ عبد العزيز بن عبد الله
307	للاستاذ محمد الاخضر
312	للاستاذ عبد القادر زمامة
320	للاستاذ عبد العزيز بن عبد الله
328	المكتب

.....	معجم الاعلام البشرية والحصارية
.....	المعاشي ابو سالم
.....	اسماء الحرف بطاس
.....	معجم اعلام النساء بالمغرب الأقصى
.....	معلمة مركزة من القبائل والمدن والقرى

(3) اسهامات مختلفة

333	للدكتور عبد الوهاب البرلسي
342	للاستاذ محمود عبد المولى
349	للدكتور عبد الحليم منتصر
353	للدكتور محمد واصل الظاهر
359	للدكتور عباس بن عبد الله الجارري
365	للاستاذ احمد المحلاوي
369	المجمع العلمي العراقي
376	المجلس الاعلى للعلوم في سوريا
378	للدكتور عمر الجارم
380	للاستاذ احمد بن شقرون
381	للاستاذ كيفورك ميناجيان
384	للدكتور الحاج مير (ترجمة)

.....	الجاهات التعليم الجامعي في العصر الحديث
.....	التحليل العلمي والنظر المعاري الشامل
.....	المؤتمر العلمي العربي السادس
.....	الرياضيات وتدرسها في البلاد العربية
.....	مراحل التعريب الاولى في المغرب
.....	النسوات : ماهيتها واهدافها
.....	نشاط المجمع العلمي العراقي
.....	نشاط المجلس الاعلى للعلوم في سوريا
.....	مصر في طليعة الركب العلمي
.....	ومائة الفساده (قصيدة)
.....	الاستشراق في الاتحاد السوفياتي
.....	الاستشراق في سكوثلاندا

(4) نشاط المكتب السنائي

395	
398	

.....	النظام الاساسي للمكتب
.....	دعم المكتب في مؤتمر مراكش

صفحة

399	بين المجلة وقرائها
403	جوائز لاهم مخطوط نادر حول اللغة العربية
404	حملة ضد الدخيل الاجنبي
	المكتب الدائم للغة صاعدة لحماية التراث
405	للاستاذ صبيح الغالقي
410	الفكري للعالم العربي
411	خبراء المكتب
	انتاج المغرب الأقصى في الميزان

(5) بحوث

415	للاستاذ عبد العزيز بنعبد الله والاستاذ ابراهيم الكتاني	تقويم اللسان (لابن الجوزي)
-----	---	------------------------------

(6) ابحاث ودراسات باللغات الاجنبية

I	للاستاذ يوسف بيلانسكي	دور اللغة العربية واهميتها في العصور الوسطى
X	للاستاذ عبد العزيز بنعبد الله	وفي الحالة الراهنة
XIII	للاستاذ سبيلانا باتسيفا	اللغة العربية اداة دولية لتبليغ الكشوف العلمية
XIX	للاستاذ يوسف بيلانسكي	ابن خلدون وبينته الاجتماعية
XXV	المكتب الدائم لتنسيق التعريب	المظهر الاجتماعي لآراء
		حلقة دراسية حول الثقافة الانسانية

تصويبات

رغم كل الجهود المبذولة في تصحيح التجارب المطبعية ومراجعتها وتمت أخطاء في البحث القيم الذي نشرناه للاستاذ الكبير عبد الحق غاضل في هذا العدد من المجلة بعنوان « دخيل أم أثيل ؟ » ومع اعتذارنا للاستاذ الغاضل ولقرائنا الكرام نرجو التفضل بالتصويبات التالية قبل الشروع في التلاوة :

الخطا	الصواب	الصفحة	الضلع	الفقرة	السطر
— البحث	البحث	26	2		9
— ومن الريح صاجوا المروحة أداة الترويح	ومن معنى الهواء في الكلمة صافوا الراحة	27	2	5	22
— ومن سل نشأ (أسن) ومنه (السنان)	يحذف	28	2	6	16
— المسمى بالقشاء الهندي، ويؤثّلونها من الاغريقية	يحذف التكرار	29	2	6	25

مع خالص الشكر
(اللسان العربي)

